

In compliance with current copyright law, Digital Solutions produced this replacement volume on paper that meets ANSI standard Z39.48-1992 (R2009) and IS09706. Preservation facsimile printing and binding by HF Group.

North Manchester, Indiana

www.hfgroup.com

2014



PIERRE MAC ORLAN

SOUS LA LUMIÈRE FROIDE

TRENTE-QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
ÉDITIONS ÉMILE-PAUL FRÈRES
14, RUE DE L'ABBAYE, VIe
1927


EX
LIBRIS
AMERICAN FOUNDATION
FOR THE BLIND INC.

SOUS LA LUMIÈRE FROIDE

DU MÊME AUTEUR

Les Pirates de l'Avenue du Rhum, reportage. (S. Kra.)
Images sur la Tamise, essai. (S. Kra.)
Malice, roman. (Éditions G. Crès et Cie.)
Le Rire Jaune, roman. (Éditions G. Crès et Cie.)
La Fin, reportage. (Éditions G. Crès et Cie.)
A Bord de l'Étoile Matutine, roman et nouvelles. (Éditions G. Crès et Cie.)
Le Chant de l'Équipage, roman. (Éditions G. Crès et Cie.)
Les Poissons morts, reportage. (Éditions G. Crès et Cie.)
L'U-713, illustré par Gus. Bofa. (Éditions G. Crès et Cie.)
Aux Lumières de Paris, essai. (Éditions G. Crès et Cie)
Petit Manuel du Parfait Aventurier, essai. (La Sirène.)
Le Bataillonnaire, roman. (A. Michel.)
La Maison du Retour Écœurant, roman. (La Renaissance du Livre.)
La Clique du Café Brebis, essai. (La Renaissance du Livre.)
L'Inflation sentimentale, film. (La Renaissance du Livre.) *Épuisé.*
Boutiques, illustrations de Boucher. (M. Seheur, éd.).
Le Nègre Léonard et Maître Jean Mullin, nouvelle. (Éd. de la Nouvelle Revue Française.)
La Cavalière Elsa, roman. (Éd. de la Nouvelle Revue Française.)
La Vénus Internationale, roman. (Éd. de la Nouvelle Revue Française.)
Simone de Montmartre, film. (Éd. de la Nouvelle Revue Française.) *Épuisé.*
Marguerite de la Nuit, roman. (B. Grasset,)
Brest, essai (Émile-Paul.)

PIERRE MAC ORLAN

SOUS
LA
LUMIÈRE FROIDE

PORT D'EAUX MORTES — DOCKS
LES FEUX DU "BATAVIA"

PARIS
ÉDITIONS ÉMILE-PAUL FRÈRES
14, RUE DE L'ABBAYE, VIe

1927

IL A ÉTÉ TIRÉ :

15 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 1 à 15 ;
40 exemplaires sur hollande de Van Gelder, numérotés de 16 à 55 ;
100 exemplaires sur pur fil Lafuma, numérotés de 56 à 155.

A ROLAND DORGELÈS

SON VIEIL AMI

PORT D'EAUX MORTES

CHAPITRE PREMIER

Un élégant quadragénaire, officier de marine à cheveux rouge vif et à quatre galons, étincelait dans le soleil, à sept heures du matin, devant la gare. Ce n'était pas pour moi. Personne ne m'attendait, d'ailleurs, et l'avenir m'apparaissait comme un haut mur de légende dont je ne parvenais pas à trouver les portes. Derrière, c'était la félicité, le bifteck quotidien, une chambre à moi dont j'avais déjà ordonné les détails, l'imagination mise en marche par le rythme du train.

Je débarquai donc à Brest, assez préoccupé et l'entendement obsédé par un vieil air américain qu'un long voyage en troisième classe avait fait ressurgir de ma mémoire.

Toute la ville, à cette heure indiscrète, se montra devant moi comme une femme en chemise. La valise à la main, je m'introduisis bravement entre les seaux d'eau jetés sur les trottoirs et le bruit indigène des sabots qui claquaient sur le pavé ensoleillé.

Des ouvriers se rendaient à l'arsenal et de jeunes sténo-dactylographes, mal réveillées, regrettaient la pluie douce et chaude, insinuante et familière, qui plaît à ceux qui sont nés tout à fait au bout de l'Europe dans la direction de l'Ouest.

Je ne connaissais pas la ville. Et, les yeux gonflés par l'insomnie, je m'émerveillais encore une fois, non sans une pointe de mélancolie, comme j'en avais l'habitude chaque fois qu'il m'arrivait, au sortir d'une gare, d'entrer en contact avec une ville nouvelle. Une ville inconnue est une ville provocante et il faut se conduire à son égard comme un amant roué.

En somme, il faut rester le plus longtemps possible dans cette excitation cérébrale que des femmes et des villes associées savent pro-

voquer chez des individus de mon espèce dont la valeur sociale est purement décorative.

Une société bien établie doit posséder, en proportion étudiée, cette catégorie de personnages. Les autres, ceux qui ne sont pas décoratifs, font le ménage de l'État et meurent, leurs faibles ailes subitement rognées par les restrictions imposées quand vient la retraite réglementaire.

Ce sont les gros vieillards qui donnent l'impression la plus exacte de la prospérité d'une nation. En France, je ne vois guère de trop gros vieillards et les oisifs tendent à diminuer. Or, un pays sans oisifs ou sans fainéants est un pays sans idéal. Car l'idéal de la plupart des hommes est de vivre dans l'oisiveté, l'oisiveté sociale bien entendu.

Cette entrée dans la ville de Brest remonte à l'année 1919. J'avais à cette époque vingt-cinq ans et je revenais de guerre sans charge de famille, l'esprit et le porte-monnaie légers. Cette année 1919, quand j'y songe, et bien que ces souvenirs ne soient pas très anciens, fut une année souple et aérienne telle une

danseuse. La plupart des jeunes gens de mon âge planaient délicieusement au-dessus des événements et, en soldats heureux, hésitaient à abandonner les croix, les médailles et le costume bleu horizon qui les protégeaient encore contre une indifférence à peine polie, mêlée perfidement au soupir national de soulagement.

Ma profession, en dehors de celle d'ancien combattant, était malaisée à définir d'un mot. J'étais facile à modeler selon les principes du jour et, en appuyant un peu, je savais garder une empreinte quelque temps. C'est ainsi que je pris goût à la vie médiocre et simple du travail manuel pour un intellectuel bien portant et rompu aux surprises de la fatigue des bras et des jambes. Je fus quelque temps peintre en bâtiment et puis j'inclinai doucement vers l'emploi sédentaire de dessinateur à tout faire, ce qui ne demande qu'un peu de réflexion et des soins de propreté quand on travaille sur du papier blanc.

J'avais déjà illustré sans fantaisie quelques ouvrages populaires, quand un ami me pro-

posa d'aller le rejoindre à Brest. Ma chambre était retenue dans cette ville et je devais l'aider à reproduire des illustrations documentaires destinées à orner un livre qu'il écrivait sur l'architecture religieuse au moyen âge.

Cet ami s'appelait Antoine Lin. Il était, comme moi, de ceux qui vivent un jour pour un jour, sans arrière-pensée d'épargne. Il écrivait comme je dessinais, c'est-à-dire comme je n'aurais pas voulu écrire. Je pensais qu'il devait aux femmes un semblant de prospérité qui ne dépassait pas, cependant, la fraîcheur et l'élégance de ses complets et de ses souliers.

Il était mieux habillé que moi, mais il ne ressemblait pas à un Britannique. Tandis que je ressemblais à un Britannique de classe moyenne à qui tous les vêtements de confection vont bien, grâce à un détail de toilette original et sportif. Je choisissais ce détail dans les pièces les moins coûteuses de mon costume : cravate, casquette, chaussettes et, quelquefois, dans le confort des souliers.

En arrivant à Brest, j'étais vêtu d'un complet gris à martingale, coiffé d'une casquette en étoffe pelucheuse, chaussé de souliers jaunes à semelle débordante. Je portais également une cravate rouge et bleue qu'un ancien étudiant du Corpus Christi College, à Oxford, avait abandonnée dans une chambre d'hôtel de la rue Cujas où j'avais pris sa succession.

Je demandai à un matelot de l'État, employé dans un bureau du port, la direction de la rue Amiral-Nielly dans le port de commerce, où Antoine Lin avait retenu ma chambre et payé ma pension un mois à l'avance, ce qui, quand je voulais me donner la peine d'estimer cette pensée, me paraissait humiliant. Mais l'humiliation, quand on en a pris l'habitude, n'est plus qu'une petite lueur aiguë qui vous réveille la nuit et, entre deux sommes, vous fait sauter de rage entre les draps.

Tout en humant dans les courants d'air l'odeur de la mer, je me laissais aller à une inquiétude qui grandissait comme je suivais

le cours Dajot. L'absence d'Antoine Lin, qui aurait dû m'attendre à l'arrivée du train, me paraissait anormale.

En traversant la voie ferrée, en bas de la rampe du port, il me sembla que l'heure matinale à laquelle j'étais arrivé devenait une excuse suffisante pour Antoine Lin qui aimait à se coucher tard.

« Mon cochon n'a pas été fichu de se réveiller », pensai-je. Et j'allumai ma première cigarette.

Cette cigarette me parut si délicieuse que je m'arrêtai un instant pour en savourer le parfum.

A deux cents mètres devant moi, j'aperçus une petite boutique modestement peinte en gris verdâtre. Au jugé, c'était à peu près le numéro 7 de la rue Amiral-Nielly où se tenait le café du *Beau Patron*. Là je devais retrouver Lin, ma planche à dessin, mon papier à calquer et les documents en question.

Au seuil du *Beau Patron*, une femme vêtue de bleu sombre regardait dans ma direction.

Quand j'arrivai tout près d'elle, je vis

qu'elle était grande et blonde. Sa figure était à la fois angélique et flétrie. Mais cette flétrissure tendre ne la rendait point laide. Elle portait sur son visage gracieux les stigmates d'une mélancolie non transposée par des moyens intellectuels. Elle s'appelait Francess, était née à Shadwell, dans un pays de briques noircies et de chapeaux de cheminées qui tournent comme des moulins en papier. Francess, avec ses cheveux bien coupés sur la nuque, ressemblait à une adolescente distinguée, victime de sa vie secrète et d'un goût prononcé pour le malheur quand il prend une coloration sensuelle. L'alcool, dont il semblait à première vue qu'elle dût se nourrir, lui conférait une sorte de dignité bourgeoise, un peu hautaine et mystérieusement stupide. Nonchalante, le sourire perdu et les yeux égarés dans la lumière, souple dans sa robe courte en serge bleu marine, elle m'apparut comme une parfaite incarnation de tout ce que je pressentais de dangereux, de vulgaire et de séduisant, quand j'avais accepté de collaborer avec Antoine Lin.

Je ne fus pas long à savoir tout ce que je viens d'écrire sur la personnalité de Francess. En voyant que je me dirigeais vers son café, elle était rentrée derrière le comptoir où sa nuque rase se reflétait sur la glace, entre les bouteilles.

Elle m'offrit un petit verre d'alcool et me dit que M. Lin était parti du côté de Plougastel-Daoulas pour une quinzaine, en automobile avec des amis, mais que ma chambre était retenue et payée. Elle parlait avec un très léger accent anglais. Et c'est sur ma remarque qu'elle me confia qu'elle était née à Londres, à Shadwell, dans les docks. Elle me remit également une enveloppe qui contenait un billet de mille francs. Cela me donna un choc au cœur et me rendit intégralement toute la méfiance que j'éprouvais devant mon ami Lin quand il me parlait d'affaires. En général, je me méfiais toujours des personnes qui payaient trop bien. Mais cette méfiance disparaissait devant l'intensité du plaisir que j'éprouvais à toucher de l'argent.

Le café du *Beau Patron* appartenait à Francess, qui était la veuve d'un Français tué aux Dardanelles. Elle louait quelques chambres et n'avait pas su s'enrichir pendant la guerre aux dépens des Américains et des Russes sans pudeur. Était-ce là l'origine de la grande mélancolie de cette jeune femme? En la comparant aux uns et aux autres, je crus pendant longtemps l'avoir comprise.

Comme j'étais fatigué et que mon visage mal rasé m'ôtait une chance, je priai Francess de me montrer ma chambre.

Elle me précéda et monta allègrement un petit escalier qui sentait la lessive. Sur un palier assez obscur, s'ouvraient plusieurs portes.

— Votre chambre est la première à droite, dit Francess.

Puis elle ouvrit la porte et j'aperçus, vautré sur *mon* lit, un homme apoplectique et charnu qui me fit l'effet d'un gros édredon déteint.

CHAPITRE II

C'est l'Oncle Paul, dit Francess sans s'émouvoir. Elle prit le bras du dormeur et le secoua comme le levier d'une pompe.

— Voulez-vous vous lever, Oncle Paul !

L'homme se réveilla, ouvrit sur nous deux gros yeux bleus d'animal à sang froid.

— Vous vous êtes trompé de chambre, ajouta Francess en riant comme une petite fille.

— C'est bien possible, répondit l'Oncle Paul.

— Vous feriez bien, dit encore Francess, de boutonner votre pantalon.

Oncle Paul, sans se presser, s'assit sur le lit et se gratta machinalement les mollets. Il

prit enfin la résolution de s'en aller. En passant devant moi, il inclina la tête. Je lui rendis son salut et tandis que Francess retapait le lit bouleversé par mon voisin, j'ouvris la fenêtre. Le vent du large s'engouffra dans mes narines et balaya des pensées nées à Paris et qui sentaient la nuit entre la place Pigalle et la place Blanche.

En me penchant, j'apercevais, au bout de la rue, le quai désert meublé de quelques tonneaux et d'une mâture de brick fortement balancée.

Au bout de la rue, une femme d'Ouessant, son parapluie Tom Pouce sous le bras et sa chevelure balancée au vent, achevait de donner une signification provisoire au minuscule morceau de monde dont la vue appartenait à ma chambre. L'Ilienne, immobile, grande et maigre comme une Corse, établissait le contact entre la mer et moi. Elle était vêtue de deuil marin et, sous le vent qui lui dessinait les cuisses, elle semblait un phare destiné à donner un sens, une direction, une horreur plus administrative aux choses

secrètes de la mer entre Saint-Mathieu, Sein et Ouessant.

J'ai vécu si longtemps en Bretagne que je ne sais plus très bien où commence la vie et où finit la mort. L'alcool aidant, j'ai cru longtemps dans la pluie d'hiver, entre Lorient et Concarneau, que tous les hommes et moi-même qui vivions devant l'eau trouble et le brouillard aux yeux de poulpe n'étions que des fantômes destinés à émouvoir une réalité solidement construite par l'imagination.

A Brest, ville émouvante, je n'étais encore une fois que le fantôme de ma propre vie cérébrale. Une femme d'Ouessant, mise en vedette au bout d'une rue boueuse, servait d'intermédiaire entre la puissante vie que nous ignorons et les apparences désarmées que nous sommes.

Un petit frisson agréable me parcourut l'échine à la pensée que je n'étais pas marin. Une force incommensurable et cruelle me guettait à l'entrée du goulet, celle de la mer qui charme et frappe d'inconscience ceux

qui la contemplent et, quelquefois, ceux qui en vivent.

Un immense poisson au crâne meublé comme une usine qui aurait fabriqué le monde, un poisson mou et divin devait évoluer quelque part dans les eaux sans limites des cosmogonies les plus arbitraires.

Je m'aperçus, après avoir refermé ma fenêtre dans le vent, que Francess n'était plus là.

J'allai fermer le minuscule verrou qui protégeait ma solitude et je me mis à fouiller les tiroirs de l'armoire et de la commode. Je trouvai une pile de journaux suédois, un morceau d'amadou et une bouteille d'encre à moitié vide.

J'ouvris alors ma trousse et, nu jusqu'à la ceinture, la tête bien inscrite dans la glace ronde qui dominait la toilette en bois tourné, je me fis, en quelques coups de rasoir, un visage expressif qui ne me déplut pas.

*
* *

Le café du *Beau Patron* n'offrait rien qui pût séduire un amateur de colorations violentes. C'était le petit café classique des ports de commerce. Les consommations, excellentes, témoignaient que la clientèle ne sombrait pas dans l'ivresse sans précautions. L'établissement se composait d'une grande salle, qui donnait sur une petite rue qui accédait au quai. Derrière le comptoir, un escalier tortu conduisait à une salle étroite, transformée également en buvette. C'est ordinairement dans cette pièce nue que se réunissaient les joueurs aux longs cours et, rarement, quelques enseignes ou quelques midships accompagnés.

Les matelots de l'État fréquentaient très peu les cafés du port de commerce. Quelques-uns, qui allaient en permission à Crozon ou Morgat, attendaient le bateau du Fret dans une crêperie paisible. C'est à Recouvrance, de l'autre côté de la Penfeld,

que les boniches soupiraient encore aux souvenirs des beaux retours d'escadre.

Les premiers jours de mon arrivée, en attendant qu'Antoine Lin voulût bien me donner de ses nouvelles, j'allais souvent à Recouvrance et je buvais des apéritifs à côté des maîtres mécaniciens et de tous les maîtres spécialistes de la marine militaire. Tout cela s'ordonnait sagement dans les couleurs du soir qui se reflétaient dans les mille fenêtres de l'ancien bagne.

C'est dans les venelles sordides du Pont-Merdou que ces messieurs de la chiourme caressaient leurs maîtresses. Rien ne remplace, dans cette belle ville morte, cette population défunte, où j'aurais certainement trouvé des personnages de choix pour la conversation du soir.

Las de contempler en rade quelques navires souffrants, je prêtai parfois l'oreille au chant nostalgique des clairons de marine qui rappelaient les corvées et disciplinaient la journée militaire. Une semaine s'était écoulée que j'avais acquis la certitude que rien ne

pourrait me plaire en dehors de Francess et de son petit café sans gloire et sans parure.

Je prenais mes repas au café du *Beau Patron*. Francess cuisinait avec l'aide d'une jeune fille du Faou que l'on appelait Rose. Cette jeune fille n'était pas belle. L'idéal qui la soutenait dans une existence aux débuts sans faveur, me semblait à la fois très simple et très compliqué. Elle se créait un avenir vague et parfois lumineux qui tenait entre l'eau de vaisselle et l'eau dédiée à la prostitution. Mais elle était si laide qu'on ne pouvait guère la décourager.

On servait le repas sur une table ronde recouverte d'une toile cirée agressive. Il y avait là : Francess, la bonne qui se dérangeait pour servir, l'Oncle Paul, M. Judat, un capitaine de remorqueur hollandais, nommé Van Coppen, son técéfiste, nommé Niels, et un autre officier de même bord dont je ne pus jamais retenir le nom. Ce Hollandais, au nom difficile, aimait la danse. Il possédait un petit phono portatif d'une puissance qui surprenait. Il le nourrissait de disques qui

reproduisaient les fox-trots et les blues les plus célèbres dans le monde.

Celui qu'on appelait Oncle Paul me parut tout de suite un personnage important, une sorte d'assassin sentencieux et instruit. Gros et court, un peu comme une toupie ou plus exactement une balise, il était toujours vêtu d'une jaquette en étoffe marron chinée. Il portait des pantalons de toile kaki un peu courts et qui se plissaient en accordéon à l'endroit du jarret. En hiver, Oncle Paul se coiffait d'un chapeau melon ; en été, il se coiffait d'un canotier d'un prix dérisoire dont il teintait la paille avec du brou de noix.

Oncle Paul était à la fois soldeur, photographe et accordéoniste. Il possédait, en effet, un joli talent sur cet instrument et les noces des environs ne manquaient jamais d'utiliser ses services.

Le visage de l'Oncle Paul n'offrait rien de particulier. Tantôt illuminé par la boisson, tantôt perfide, tantôt craintif et tantôt arrogant, c'était un visage de misérable offert

aux intempéries et pourvu d'une sensibilité excessive mais protectrice.

L'Oncle Paul jouissait d'une réputation anormale. Il savait beaucoup de choses, il est vrai. Sa science de la vie heurtait presque toujours la morale sociale et la bonne opinion que les États civilisés possèdent d'eux-mêmes.

Au bout de trois jours j'avais déjà jugé l'Oncle Paul. « C'est un vieux bandit observateur », pensai-je.

Quant à M. Judat, qui était mon voisin de droite à table, je le pris presque tout de suite pour un imbécile correctement monté avec toutes les pièces interchangeables qui constituent le cerveau d'un réel imbécile. Un soir, M. Judat nous offrit une tournée générale pour fêter, disait-il, sa nomination de chef de bureau.

— Me voici donc chef de bureau à quarante-trois ans. C'est beau !

Il passait sa main dans sa barbe et retroussait ses gencives ainsi qu'un vieux cheval.

— Vous ressemblez à Jack l'Éventreur, dit Francess.

— J'ai l'œil, répondit Judat, mais je suis doux.

— Enfin ! soupira l'Oncle Paul, en affectant un air de résignation qui pouvait inquiéter.

Rose apporta un plat de palourdes gratinées et chacun se laissa aller au bien-être.

— Vous n'avez toujours pas de nouvelles de M. Antoine Lin? me demanda Oncle Paul.

— Non... Mais vous le connaissez un peu?

— Je l'ai vu ici, à table, cinq ou six fois. Il dînait rarement avec nous. Il m'a paru intelligent. Vous me diriez, glapit tout d'un coup Oncle Paul, que votre ami cherche la chance, que je n'en serais pas surpris. » Il cligna de l'œil : « J'ai dit à Francess : « N'est-« ce pas, ma fille, que ce monsieur chasse « comme nous, tantôt droit devant lui, sou-« vent à droite et à gauche, et en revenant « sur ses pas? Il chasse la chance... »

— Ma foi, répondis-je, nous sommes quelques-uns dans ce cas. Et moi-même, si

vous allez par là, je ne demande pas mieux que de m'inscrire dans votre confrérie.

— Oui, nous cherchons tous la chance, n'est-ce pas monsieur Judat ?

Le capitaine hollandais se renversa le dos sur sa chaise, fouilla dans la poche de son pantalon et jeta sur la table les dés imagés d'un « poker dice ».

— Les voilà, fit-il, en les ramassant tout aussitôt. Mais ce soir je ne pourrai pas jouer. Regardez le ciel vers l'Ouest et dites-moi ce que l'on peut espérer de bon quand on est en mer entre Quéménès et Ouessant. J'ai dit à Niels de rester toute la nuit à son sans-fil. Je vais rentrer à bord. La chance viendra peut-être de l'Ouest.

Oncle Paul bâilla sans mettre la main devant sa bouche et Francess descendit à son comptoir pour servir un jeune notaire qui venait chaque mois du pays de Léon faire une visite de badinage. Il remontait toujours dans son torpedo avec le front soucieux d'un homme qui n'a pas eu le courage ou l'effronterie de poser une question.

CHAPITRE III

Je ne sais encore quelle impulsion saugrenue me poussa à adresser une demande précise au capitaine Van Coppen.

— Suis-je indiscret en vous demandant de me prendre cette journée et, si vous sortez, cette nuit à votre bord ?

— Non, monsieur, vous pouvez venir et il n'y a pas d'agent de la compagnie pour moucharder.

Sur cette réponse, le capitaine prit congé sans m'attendre. Le temps de coiffer ma casquette et je le rejoignis sur le quai où, les jambes écartées et les mains dans les petites poches de son gilet, il examinait le ciel dans la direction de la Pointe des Espagnols.

— Allons-y! fit-il.

Nous suivîmes le quai de la Douane dans la direction de la Bourse de Commerce jusqu'au Grand Bassin Nord-Est, où le remorqueur de haute mer était amarré au milieu d'une flotte de vieux cargos à voiles vendus par une Amérique madrée.

Dans les eaux mortes du port de commerce, cette flotte rouillée déroulait sur l'horizon une frise d'une tristesse commerciale aux couleurs de l'automne. Au milieu des cargos morts, le remorqueur *Gouda* faisait figure de vivant bien nourri. Son corps était rond et lisse comme le corps des mangeurs de pommes de terre. Un léger panache de fumée s'échappait de sa cheminée trapue, indiquant que, les feux allumés, il était sous pression.

Une vingtaine d'hommes aux visages écarlates surmontés d'une coquette chevelure de paille claire composait l'équipage. Quand nous montâmes à bord, ils pelaient des pommes de terre sur l'avant en se jetant les épluchures à la tête.

Je les saluai d'un sourire aimable. Niels, l'homme de la T. S. F., vint à notre rencontre en se frottant les mains dans un grand accès de jubilation.

— Rien de nouveau? demanda le Capitaine en ouvrant la porte de la chambre des machines.

— Voici mon palais, fit-il, en poussant une autre porte sous la passerelle.

Il se vautra sur une banquette comme une bête lasse. Il était cinq heures du soir. Nous entendîmes au loin la cloche du *Diderot*, puis son gai clairon de garde qui sonnait la chanson :

Ah ! qu'il fait donc bon
D'aller aux fraises
Mam'sell' Thérèse.

— C'est un jour bien fait pour vous dégoûter de la mer, dit le Capitaine. C'est un jour où l'esprit domine la matière à la tombée de la nuit. Quand j'étais jeune, je pensais beaucoup de bien de ces sortes de situation. Je pensais que mon métier de capitaine au

long cours pouvait constituer une application utile de la poésie. J'ai cinquante ans et j'ai mis près de trente années à me désintoxiquer. Aujourd'hui, quand je suis solidement amarré à un quai en ciment armé, je sue la peur que j'ai éprouvée, sans m'en rendre compte, la dernière fois que j'ai pris le large. Et encore le large, ce n'est pas tant le large, mais ce qui me dégoûte de moi-même, c'est d'être obligé de tâtonner en aveugle entre toutes ces îles et ces courants dont je ne veux prononcer le nom en ce moment. Prononcer le mot qui désigne la chose que l'on craint, c'est tendre une pointe de platine à la foudre. En ce moment, monsieur, les forces de la nature sont agitées. Elles ont leurs nerfs. Ça passera ou ça finira par quelque chose de magnifique, dans le but d'épater les hommes. Épater le voisin, ou la force voisine, c'est l'immense tourment des religions, avec ou sans images. En dépassant un peu la vitesse normale de l'époque où l'on vit, on arrive, de temps à autre, à échanger le vent, le soleil, la pluie, le catho-

licisme et le bouddhisme, contre cette toute petite force divine que chacun porte en soi et en particulier les ivrognes, quand ils mettent le temps qu'il faut pour se soûler. A certaines heures, les ivrognes portent sur leurs épaules, à la place de la tête, une calebasse sèche et évidée avec, au centre, une chandelle allumée. C'est la chandelle qui devient importante.

— Hier soir, dis-je, nous étions, en sortant de chez Francess, comme quatre lanternes allumées dans la nuit.

— Tels, en effet, se présentent les ivrognes aux yeux des mystiques de notre classe, répondit le Capitaine sur un ton de plain-chant.

A ce moment, un nuage creva sur la ville. La pluie battit et roula à travers tout : le port, les navires et la mer subitement ensevelis dans un brouillard livide. On entendit claquer des hublots et des portes. L'électricité s'alluma partout à bord, car on ne voyait plus rien que le gris préhistorique du ciel, à travers les hublots qui s'ouvraient

sur le vertige comme des yeux d'aveugle.

Le grand jeune homme nommé Niels s'éclipsa. On l'entendit jurer contre une cataracte perfidement organisée, devant la passerelle. Il grimpa vers ses appareils installés dans la chambre des cartes.

— Est-ce la nuit? Est-ce le jour? Ce n'est que la mer! Et nous autres sommes assez fous pour tenter de l'exploiter! Pas de poésie! rugit soudain Van Coppen en se dressant le long de son lit-banquette. La poésie, c'est la peur!

Il tendit le poing vers la mer.

— Sais-tu, saloperie, que je ne pense à rien? Je n'ai pas d'imagination. Je fais mon métier, mon métier de navigateur. Je suis un ouvrier navigateur. Je n'ai jamais prêté l'oreille aux racontars lyriques. Devant moi, c'est de l'eau et derrière moi, et au-dessus et au-dessous. Partout l'eau m'entoure. Ma besogne consiste à rompre l'eau, à dépecer l'eau, à la fendre, à la laminer dans nos pompes, à la vomir. Mon rôle, dans ce monde, c'est d'emmerder l'eau,

les nuages et toute la clique des récifs!

Il se calma et s'épongea le front.

— C'est tout simple. Encore fallait-il y penser. L'eau et les accessoires de l'eau, je vomis dessus. De cette façon, je vomis également sur la poésie et sur la...

Il approcha ses lèvres de mon oreille et tout bas me confia le mot de l'énigme : « la peur ».

Je dois dire que depuis le commencement de ce discours, je m'étais senti gêné.

Je comprenais un peu le Capitaine dans les idées secrètes qui semblaient remonter à la surface de son âme, comme une terre rude et iodée à la surface de l'eau après un cataclysme sous-marin.

L'envie de fuir me faisait monter des vagues de chaleur à la tête. Mais je craignais terriblement de grimper à l'échelle de fer qui accédait au quai, haut comme un mur de prison. Car le remorqueur avait changé de position depuis notre arrivée. Il était amarré à l'extrémité de la jetée dont la muraille ruisselante s'élevait ainsi qu'une

tour humide dans le mystère affreux de l'eau du ciel.

Cette perspective d'ascension me découragea. Pourtant, il eût mieux valu que je pusse surmonter cette veulerie. Je comprenais cependant fort nettement que, dans quelques minutes, il serait trop tard pour reculer et que je serais entraîné vers le large, malgré mon désir d'être encore relié à la muraille de meulières par des câbles d'acier.

On frappa à la porte de la cabine. Sans attendre la réponse, cette porte s'ouvrit un peu brusquement, naturellement, dans le rythme imposé par la tourmente, et un matelot, d'abord mal dessiné dans la pluie qui tourbillonnait en vapeurs, se montra ensuite dans la lumière de l'ampoule. Son ciré étincelait comme un vêtement d'or. Il ouvrit le poing et, entre deux rigoles d'eau qui serpentaient sur le linoléum du plancher, il laissa tomber un morceau de papier.

Comme j'étais tout près de la porte, je le ramassai et le tendis au Capitaine.

— C'est bien, dit celui-ci après l'avoir lu.

C'est un cargo anglais en perdition devant le phare de Créac'h. Il vient de lancer le signal. Il faut voir.

Puis, se tournant vers moi : « J'ai un ciré pour vous, mettez-le et nous irons traiter l'affaire là-haut, à côté de Niels! Quel temps! Ça vaut la peine de discuter? »

Je le suivis jusqu'au pied de l'échelle. Là, je rencontrai le second qui rentrait. Il était occupé à presser son chapeau de feutre comme une éponge. Son visage reflétait une consternation sans bornes.

— Mauvais temps, articula-t-il avec effort.

Je restai près de lui, le dos contre la dunette qui me protégeait du vent et de la pluie. De ma place j'entendais tant bien que mal le capitaine dicter ses ordres en anglais à l'employé de la Sans-Fil.

— Ils discutent le prix... Ils trouvent mon prix excessif... Que disent-ils?

A la fin, Van Coppen dut se mettre d'accord avec les Anglais, puis j'entendis passer les messages d'Ouessant et un air de fox-trot

joué au diable vauvert dans un pays sec, pourvu d'un broadcasting.

— C'est l'orchestre du Savoy, fit le second qui avait entendu. « Ils jouent : *Dear love, my love.* » Il prêta encore l'oreille et, dans la canonnade du vent qui bombardait la terre et ses ornements, il entendit l'ordre d'appareiller.

— On y va.

Il s'éclipsa à travers la pluie.

Je fus réveillé de ma torpeur par le Capitaine qui descendait l'escalier de fer, en criant un ordre qui rappelait les hommes à leur poste de manœuvre.

Je pensai tout de suite à l'Oncle Paul et je connus, dans un éblouissement, la sensation que j'avais laissé passer ma chance, tout au moins ma chance de descendre à terre.

Les puissantes machines du bord se cabrèrent. Des fantômes vêtus de toile huilée me bousculèrent et, dans un grand bruit de chaînes grinçantes et de filins déhalés, sa grosse gueule de bull-dog sans imagination

tournée vers la passe de l'Ouest, le *Gouda* rassembla ses forces.

L'oreille collée à la porte de la chaufferie, de toute ma volonté, je tâchais de ne plus entendre que le bruit réconfortant des machines. Autour de moi, adossés contre la passerelle, les matelots immobiles et silencieux se passaient de mains en mains un paquet de tabac mouillé.

CHAPITRE IV

J'arrivai tout seul à Quéménès, dans un canot sans rames. La mer calmée me poussait doucement sur les rochers. Les membres mous comme un roué encore frais, je voyais la côte et la pointe des roches qui l'entouraient enveloppées d'écume. L'île de Quéménès ne possédait qu'une seule ferme. Cela, je le savais. Mais je n'avais plus la force d'aider la chance. J'attendais également d'être sauvé de la mort pour m'attendrir sur le sort du *Gouda* et de son équipage.

Quéménès se dessinait devant moi sur un ciel livide et violet foncé, avec une précision surprenante. J'apercevais les détails des bâtiments de la ferme. J'aurais pu compter les

brins d'herbes. Un remous prit le canot qui me portait dans une spirale dont je ne pouvais prévoir la fin. Je passai comme une attraction, à toute vitesse, entre deux roches à gueules de démons et mon canot s'échoua doucement sur quelques galets qui le calèrent définitivement. Je voulus me lever. Mes mains tremblantes refusaient de serrer quoi que ce fût et mes genoux ne me permettaient plus de me tenir droit. Je m'écroulai dans le canot sans pouvoir faire autre chose que d'agiter mes mains, de même qu'un faible enfant tombé sur le dos.

Je fus trouvé dans cette position par de braves gens qui me réconfortèrent. Je restai trois jours sur l'île, et c'est le *Lucien-Grapillon*, le baliseur des Ponts et Chaussées, qui me ramena au Conquet. J'appris sur le chemin du retour que le *Gouda* s'était perdu corps et biens, devant Molènes. On avait déjà retrouvé trois cadavres d'hommes et un canot rivé en cuivre qui appartenait au remorqueur.

Quand nous fûmes au Conquet, le *Lucien-Grapillon* mit sa vedette à l'eau. J'étais si

faible qu'il fallut me descendre à la manière d'un mouton. La vedette embarquait effroyablement ; à mi-chemin, le moteur cala, et il fallut prendre les avirons. J'étais dégoûté de la mer à un point qui dépassait les limites de mon vocabulaire. Je ne savais que remercier, sourire et m'incliner, sourire et remercier encore.

Le tramway me ramena à Brest. Je descendis à Recouvrance, et je suivis les rues basses pour prendre le pont flottant.

Mes souliers jaunes mâchés par l'eau de mer me faisaient honte. Je n'étais pas rasé et il me semblait que je déplaçais en marchant un grand parfum d'algues. Mes oreilles bourdonnaient comme deux coquillages. Autour de moi, les femmes de Recouvrance chuchotaient : « Voici Lazare... Lazare sorti du tombeau. »

Quand j'arrivai au café du *Beau Patron*, je me sentis parfaitement sorti du tombeau.

J'ouvris la porte, avec l'idée préconçue que Francess devait se trouver seule dans sa cuisine. Toutes les tables étaient garnies de

marins étrangers, raides comme des écoliers. Derrière son comptoir, Francess ressemblait à une conférencière. Elle manipulait une bouteille d'Armagnac devant deux douzaines de Nordiques qui ne demandaient qu'à s'instruire. Je me hâtai de disparaître dans la cuisine.

*
* *

Les nuits qui suivirent le naufrage du *Gouda* et du cargo anglais qu'il allait secourir me tinrent, les yeux fermés, dans un étrange mal cérébral. Je ne pouvais me débarrasser du rythme de la tempête et je suffoquais sous l'assaut des lames toujours plus hautes et toujours plus visqueuses. Je sommeillais dans une eau glauque et peuplée de formes larvaires. L'eau lourde et agitée des profondeurs prêtait aux trépassés du *Gouda* et à d'autres, probablement, que je ne connaissais pas, une activité nonchalante qui les associait perfidement. Les bruits de la réalité se confondant avec ceux de l'imagination,

j'entendis, entre deux grincements de chaînes qui amarraient des balises fantômes, le vrai clairon du *Diderot*. Je l'entendis « rappeler » à la lune, au soleil et aux étoiles.

Il rappela encore les hommes non punis à leur poste de contrition. Et, comme un grand crêpe rapidement déroulé sur la surface de l'eau, l'ombre de la confession publique protégea, encore une fois, les hommes et les bêtes contre les taches de la peur. Ce naufrage, auquel j'avais été mêlé par le plus innocent de tous les hasards, me contraignit dans la solitude de la nuit à me démonter moralement, si j'ose dire, ressort par ressort, rouage par rouage. J'alignai sur le drap blanc toutes les pièces dont l'ensemble, jusqu'à ce jour, avait constitué un appareil assez perfectionné de direction et je résolus de les remonter en utilisant une combinaison plus conforme aux exigences de la société dans laquelle je vivais et qui, maintenant, me paraissait aussi terrifiante que la mer entre Quéménès et Ouessant.

L'Europe et le monde, par extension, se

soulevaient devant moi, devant ma façon de vivre, ma sécurité, comme une mer démontée, pour le pur plaisir de calmer ses nerfs. A défaut d'idéal, le monde excité cherchait à calmer ses nerfs. Et je pensais qu'il me faudrait, désormais, bien regarder autour de moi, prendre l'habitude de fouiller l'ombre, de développer des instincts atrophiés de bête libre afin d'éviter des accidents que beaucoup d'hommes, encore réglés sur une morale sociale déjà ancienne, ne prenaient guère au sérieux.

Le cours du sang subissait une « inflation » provisoire. Le sang est une valeur sociale comme l'or. Je savais que mon sang ne valait rien au point de vue social. Le sang de mille hommes équivalait à peu près au sang d'un homme au cours de 1900.

Il fallait, pour que l'on se troublât à la lecture des journaux, que les catastrophes fussent merveilleusement homicides. Pour exciter la nervosité des hommes éparpillés, la mer, la terre, la pluie, le vent travaillaient sans relâche. Et cela permettait aux jour-

naux de composer des manchettes sensationnelles. L'homme redevenait pour quelques heures, dont il ne tirait d'ailleurs aucun profit, une fourmi de la fourmilière en désordre. Il est si facile d'anéantir une fourmi, que de comparer — ne fût-ce qu'au cours d'une insomnie — cette petite vie à la mienne m'allumait la tête comme une lampe.

Trop de malfaiteurs, pensais-je également, devaient, par la fréquence même de leurs attentats, conduire la sensibilité populaire aux exagérations féroces de la peur. Je songeais aux réactions sanguinaires de la morale bafouée et de la peur trop longtemps subie par de doux citoyens subitement transformés en bourreaux chinois.

Tout cela ne m'encourageait guère à prolonger une manière d'exister trop indépendante, bien que je ne me sentisse pas capable d'assassiner quelqu'un. J'étais cependant enclin à m'épanouir dans les milieux où l'on vit du vol et de l'escroquerie. C'était bien là le point faible de ce moteur cérébral, dont les petites pièces, semblables à celles d'une

montre, gisaient, devant mes yeux clos, soigneusement alignées sur une surface blanche et plane.

Il me fallut deux ou trois nuits de repos et quelques promenades, pendant lesquelles je suivais de l'œil les évolutions des baleinières dans le port de guerre, pour aider à la coordination de mes pensées.

Une allégresse très intime m'annonçait, mieux que des discours, que j'avais rompu avec quelque chose de parfaitement vivace. Avais-je bien rompu le câble qui m'amarrait à un quai peuplé de tristes garçons, violents, sensuels et candides dont Antoine Lin portait en soi les aspects les plus divers et les plus colorés ?

Antoine Lin ! Celui-là n'était déjà plus dangereux. Mais que dire de Francess, la déesse de la chance frelatée, celle qui incarnait pour nous tous la Vénus mélancolique de l'aventure où nous espérions toujours pénétrer le mystère d'un portefeuille anonyme ?

Francess, et sa charmante figure fripée

comme une nippe par l'étuve des prisons ou des hôpitaux, n'était cependant pas désinfectée. Il rayonnait d'elle une lueur véritable par quoi elle dorait la vie médiocre que nous avions adoptée. Cent poètes de classe dangereuse qui s'ignoraient avaient peut-être contribué à créer Francess qui n'était pas seulement une femme bonne conductrice de l'aventure, mais un aspect clandestin de notre âme de nuit.

J'en étais arrivé à conclure tout naturellement qu'en supprimant Francess de notre existence nous supprimerions la parure dangereuse de nos professions. Écrire un livre n'est jamais dangereux pour qui l'écrit, mais vivre véritablement dans l'atmosphère de certains livres peut offrir des disgrâces inestimables. Or, vivre dans l'air que respirait Francess, c'était vivre dans un dépôt d'ordures cérébrales, littéraires et séduisantes.

Mais de ces pensées à tuer réellement Francess, il y avait un passage inconnu à franchir, et j'étais infiniment satisfait d'être certain que je ne le franchirais jamais.

Il me suffisait d'imaginer qu'une nuit ou l'autre, elle périrait des mains d'un amant exaspéré, un poète du Milieu, incapable d'écrire, incapable d'assimiler Francess et de libérer les éléments troubles de sa personnalité en les maîtrisant d'un trait de plume dans un livre de cœur.

Cependant, chaque soir, en rentrant au *Beau Patron*, je revoyais Francess et naturellement je causais avec elle. Alors je subissais le charme de sa présence plus puissant que le charme d'un livre. Un jour, je la pris par le menton et je regardai bien ses lèvres pâles qu'elle ne fardait jamais.

Elle pensa sans doute que je désirais la baiser aux lèvres et elle sourit dans l'attente. Mais je ne voulais simplement que lui regarder les lèvres, simplement, comme j'eusse examiné la chair pâle et rose d'un champignon de pré. Et, en vérité, je comprenais que si j'arrivais loyalement à ne voir dans les lèvres de la fille qu'un peu de chair rose et pâle légèrement squamée, je serais débarrassé de sa présence charnelle. Il ne me

restait plus qu'à évacuer la littérature dont elle m'empoisonnait l'esprit.

Je lâchai le menton de Francess. Elle souriait toujours. L'arrivée de l'Oncle Paul, le ventre en avant et les yeux méfiants, remit tous les éléments de ce qui précède dans leur boîte respective.

— Il y a, dit-il d'une voix avantageuse, que votre salopard de mes fesses, le sieur Antoine Lin, vient de se faire cueillir par la justice cantonale, dans l'intérieur des terres, du côté de Daoulas. Lisez plutôt...

Il me tendit un journal local où j'appris que mon ami venait, en effet, de prendre le chemin de la prison de Pontaniou, pour des raisons à peine ébauchées par le reporter, mais qui me frisèrent toute la peau des épaules.

CHAPITRE V

— Ma foi, déclara Oncle Paul, en se laissant choir sur une chaise, en voilà un de casé.

Francess lui avait pris le journal des mains et parcourait avidement l'article en question.

— Je ne peux pas affirmer, dit Oncle Paul, que ce monsieur Lin soit antipathique. Mon Dieu, non. Je le trouve plutôt bien élevé, n'est-ce pas, Francess? Bien élevé, cela plaît aux femmes.

— Il voulait donc dévaliser des églises? demanda Francess qui avait lu l'article.

— Oui, dit Oncle Paul. On dit déjà ici qu'il se trouvait à la tête d'une bande organisée régulièrement.

J'étais à ce moment assis près du comptoir, complètement renversé sur le dossier de ma chaise équilibrée sur ses deux pieds de derrière.

Très rapidement, tout en affectant de me balancer négligemment, je mis rapidement au net ma situation par rapport à l'histoire Antoine Lin. Il n'y avait aucune trace écrite de cette collaboration dont je m'expliquais maintenant le véritable but. Une lettre, quelques mots tracés sur du papier attestant que j'avais lié partie avec Lin, et j'étais pris dans la nasse. A cette époque, je crois l'avoir dit, je vivais à l'hôtel de petits travaux que j'accomplissais innocemment sans chercher à deviner le sens secret de leur utilité. Il eût suffi d'un petit hasard malchanceux pour que la poigne du malheur me maintînt la tête sous l'eau. Francess, Oncle Paul et Judat savaient seuls que je connaissais Antoine Lin. J'étais sûr de leur attitude. Je pouvais tout au plus craindre que Francess, sachant Lin sous les verrous, perdît confiance en ma solvabilité et me refusât le crédit.

Tout ce que je viens d'écrire, subitement pesé et estimé, la joie pénétra en tourbillon dans ma poitrine.

Je sautai sur mes pieds et, lançant à toute volée une claque sur les épaules de l'Oncle Paul, je criai de toutes mes forces : « J'ai eu la chance, une vraie chance. »

— Je le pense aussi, fit Oncle Paul, en rentrant les épaules, mais si vous me bousculez encore une fois de cette façon, je vous casse la figure.

— Ne vous fâchez pas, Oncle Paul. Aujourd'hui, je suis touché par la Lumière. Le Rayon Divin vient de me frapper au front à l'instant même. Il me reste environ cinq cents francs. Nous allons jouer ce soir cette somme et, que je perde ou que je gagne, je reprendrai le train pour Paris dans la journée de demain. Si je gagne, je connais maintenant la route : j'ai vu le feu vert dans la nuit, la voie est libre...

— Le capitaine Van Coppen, qui a mis son bateau au plein, vous a peut-être sauvé la vie en perdant la sienne, fit Oncle Paul.

— Tout s'enchaîne pour moi, dis-je : l'affaire du *Gouda* et l'arrestation de Lin. Il y a quinze jours, j'étais encore comme une bête nouvellement née, dans la nuit. Aujourd'hui, je vois clair. Cela doit arriver à tous les hommes. Toute la vie d'un homme est construite sur la valeur exceptionnelle d'un seul jour ou d'une seule nuit.

— Dans l'existence d'une femme, fit Francess, il n'y a ni jour ni nuit. Les nuits ne sont point trop noires, mais les jours ne sont pas trop lumineux. Nous conduisons la Chance des autres, comme le fil de laiton conduit la lumière.

Oncle Paul baissa la tête et je me reprochai d'avoir tenu si longtemps le menton de la jeune femme.

— Chaque individu, fit Oncle Paul, possède les anges qu'il mérite et qui, surtout, peuvent comprendre son cœur. Il y a des anges qui parlent le jargon et d'autres qui savent les mathématiques. L'ange des condamnés à mort joue aux dés avec l'ange du bourreau. C'est toute la différence, mais c'est aussi la paix.

*
* *

Oncle Paul aimait les mots nobles qui donnent au bien et au mal une allure aristocratique. A l'occasion, il ne dédaignait pas de rajeunir l'instruction morale et civique selon les tendances de son imagination; il parlait comme un vieux berger devenu dictateur : c'est-à-dire qu'il mêlait à des éléments de cosmogonie et à des croyances de nourrice une autorité violente et qui n'admettait pas la contradiction.

Ce vieil accordéoniste se déplaçait entouré d'une cour d'apparences esclaves. Il semblait toujours debout au milieu d'une île parée pour le prêche. Mais il aimait le jeu et, quand il tenait dans la main les dés du poker, sa figure prenait une signification de gala.

Il répétait avec entêtement comme un enfant : « On joue... Vous venez... Eh bien, on joue? »

Quelquefois, il choisissait sa proie dans la clientèle de passage.

Quand il venait de gagner, ce qui lui arrivait souvent, il narguait sa victime : « Vous ne pouvez vous figurer à quel point je suis content de boire ce verre à votre santé. »

Au-dessus de toutes les divinités dont il connaissait le nom, Oncle Paul en estimait une, plus spécialement, qu'il appelait la Chance. Il disait toujours la Chance, et lui qui n'hésitait jamais à se servir d'expressions argotiques pour traduire sa pensée, ne recherchait jamais dans les bas-fonds d'une langue les synonymes de ce mot.

M. Judat l'exaspérait quand il s'exclamait : « Aujourd'hui, je suis verni ! J'ai la veine ! » etc.

— Vous avez tort, lui répondait Oncle Paul, de parler de cette manière. Vous avez la *Chance*. Apprenez à prononcer ce mot, et à l'honorer de quelques égards si vous tenez à ses faveurs.

Quand j'eus proposé de jouer les cinq cents francs que je tenais du misérable Antoine Lin, la journée parut tout entière dédiée à cette cérémonie.

D'un commun accord, nous résolûmes d'attendre la nuit, et, pour être plus tranquilles, le départ du dernier client. Francess fermerait les volets du *Beau Patron* et, bien enfermés dans la petite salle du premier étage, nous pourrions jeter les dés, et faire rebondir avec eux sur la table les mots ronds de la joie et les mots carrés de la déconvenue.

Il pleuvait lugubrement sur la ville et sur la mer. De temps en temps, je sortais pour prendre l'air à l'angle d'un mur et je voyais sur la mer, au loin, un feu vert, sans doute à tribord de la chance. Des sabots claquaient sur le trottoir. Des hommes sautaient lourdement dans des barques, les voix chantantes des Bretonnes se mêlaient à la pluie, au vent, à tout ce que je sentais de vraiment jeune ou hardi et qui me remontait aux lèvres avec un goût rusé de citron. J'entrais, je sortais, je fermais la porte vitrée du café avec fracas.

Au comptoir, un Norvégien rose et blanc tenait son petit verre entre ses deux mains jointes ainsi qu'un oiseau qu'on veut réchauffer. Il resta longtemps dans cette atti-

tude, tournant le dos à Francess. Soudain, il but son verre, jeta un billet sur le comptoir, ouvrit la porte et s'élança dans la pluie. Il marchait comme un oiseau lourd qui cherche à prendre son vol. Des voix le hélèrent. Un joyeux cri rauque leur répondit. On déhala une chaîne. La nuit banale se termina sur cette scène familière et Francess accrocha les volets de bois, cependant que M. Judat préparait les chaises dans la chambre du haut.

Nous montâmes tous le petit escalier tournant, Francess la dernière, car elle craignait les mains avides de l'Oncle Paul.

— As-tu apporté les bouteilles? demanda Oncle Paul à Judat.

— Tout est paré, capitaine, répondit Judat.

— Alors, à vos postes de manœuvre, dit l'Oncle.

Il s'assit.

— Attendez-moi, fit Francess en souriant.

Elle descendit dans sa courette et nous tendîmes l'oreille.

Elle remonta vite, un peu rouge.

Je te baiserai, Catherine,
Si tu viens pisser dans mes choux

chanta Oncle Paul.

Judat jeta les dés sur la table. Il retourna deux rois, un valet et un as.

— Je garde le point.

Il le garda et ce fut à lui de commencer.

J'avais mis, devant moi, les cinq billets de cent francs ; l'Oncle Paul imita mon geste. Judat et Francess mirent cinq billets sur la table. On entendait les dés rouler et les allumettes, qui servaient à marquer les points, passaient de l'un à l'autre.

Je perdis la première partie assez rapidement. L'Oncle Paul proposa de boire.

— Les dés, dit-il en servant le vin, sont les instincts de ceux qui n'en ont pas. Et nous ne sommes guère riches en instincts, si ce n'est Francess. Pour ma part, je n'agis jamais sans que les dés me dictent ma conduite. Ce sont les petites pages de la Chance. J'aime l'aspect sentimental de leurs figures gravées. Le dix « gratte-ciel » à Brooklyn. L'as local

disciplinaire au Maroc, le valet, le roi et la dame, une pièce de Shakespeare jouée dans un théâtre d'avant-garde. Tels sont les dés, dit le vieux. Il essuya ses lèvres d'un revers de main : « C'est à vous. » Il me tendit le cornet de cuir.

— C'est trop facile, dis-je, en lançant tout le jeu.

Judat gagna la partie. Il s'excusa en rougissant jusqu'aux oreilles.

Tout en buvant, nous jouâmes jusqu'à ce que les billets, auparavant étalés devant moi, fussent partagés entre l'Oncle Paul et Francess. Nous fîmes nos comptes. Pour moi, c'était facile. J'avais tout perdu, Francess gagnait la forte somme. M. Judat restait sur sa mise.

On frappa à la porte.

— On ouvre? demanda Francess.

— Non! Non! Non! dit Oncle Paul. Notre ami doit nous quitter demain, par le train de 7 h. 18. Passons cette dernière soirée ensemble.

Il fallut faire silence afin de tromper les im-

portuns. Francess, debout devant la fenêtre, regardait par les fentes des persiennes : elle attendait que les visiteurs lassés s'éloignassent dans la lumière d'une lampe à arc, au coin de la rue.

— C'est le notaire et deux femmes, fit-elle. Brrrou, qu'il fait froid! Et elle passa ses deux mains glacées entre le col et la chair du cou de l'Oncle Paul. Le vieux fit une grimace de grenouille. Sa figure rayonnait, cependant, d'une certaine fierté.

— Je propose une dernière partie en faveur de notre jeune camarade. Il a perdu cinq cents francs, je lui offre de jouer ce qui lui reste, c'est-à-dire : Sa Chance! Et moi je jouerai loyalement ma chance, et Judat jouera sa chance et toi aussi Francess. Celui qui gagnera cette nuit la Chance l'emportera avec soi. Nous ne jouerons plus après cette partie.

Alors Francess se leva et voulut parler : Elle commença : « Ce gosse..., ce pauvre gosse...

Puis elle se tut.

CHAPITRE VI

Nous étions quatre autour de la table, et chacun de nous appartenait à une religion différente.

Oncle Paul offrait ses dévotions à un petit poil d'éléphant qui lui encerclait l'annulaire. C'était un fanatique de la religion de l'Éléphant-Blanc-à-trompe-pendante.

Francess se dévouait corps, âme et profits à la religion du Sou-Percé. Judat croyait au chiffre 7. Quant à moi, je portais sur ma peau, dans un scapulaire, le mot ABRACADABRA écrit sur un morceau de peau d'âne provenant d'un tambour crevé à la bataille de Courbesseaux, en Lorraine.

Nous pratiquions secrètement. Mais il nous

arrivait de dévoiler sans fausse honte la forme burlesque des divinités faites sur mesure à qui nous avions confié le soin de nous protéger.

L'Éléphant-Blanc-à-trompe-pendante, le Sou-Percé, le chiffre 7 et le Talisman n'étaient cependant que des petits Dieux dans un Olympe où rayonnait de tous ses feux la Chance. La mystique de l'Aventure aboutissait à ce rayon intellectuel qui réchauffait notre âme et lui permettait d'espérer à certaines heures où le Dieu des Chrétiens semblait abandonner la partie.

Posséder en soi une parcelle de la Chance valait pour nous la plus réconfortante des hosties. Notre religion ne connaissait qu'une chapelle : celle que nous lui dressions chacun pour notre compte, dans les nuits de solitude et d'accablement, au hasard des hôtels meublés, de la Belle Étoile, ou du Bled.

Quand Oncle Paul nous proposa de jouer la Chance, nous ne fûmes guère surpris. Rien ne pouvait nous surprendre dans cet ordre d'idées. Nous avions trop souvent

demandé aux dés de répondre oui ou non, et de nous indiquer les portes qui pouvaient conduire au royaume insaisissable de l'Aventure. Nous savions déjà, à cette époque, que l'aventure réalisée aboutit au pot-au-feu familial, au milieu de vieux souvenirs de force, de ruse et d'imprévu mal gardés par la mémoire, asservie elle aussi.

Pour moi, j'avais compris. Entre toutes les routes, je savais que je pourrais distinguer les bonnes des impasses. Il me fallait cependant un viatique afin d'atteindre le but que j'avais cherché dans l'Aventure : manger confortablement à chaque repas et connaître le repos parmi les hommes, comme tous les hommes doués pour l'obéissance aux lois de la majorité.

J'étais encore incapable de donner un nom à la grande joie qui m'annonçait la venue de jours vécus régulièrement, quand l'Oncle Paul proposa de jouer la Chance, comme il eût proposé de jouer le malheur, la défaite, la maladie et la mort.

J'éprouvai une telle confiance pour cette

proposition saugrenue que ma main trembla convulsivement dès que je voulus prendre les dés.

— C'est idiot! dis-je, en reposant le cornet.

— Je comprends cela, fit Francess. Il y a des mots qui me secouent.

Je repris les dés et je les mis dans le cornet. Je soufflai sur ma main qui fermait l'ouverture du cornet.

— Attends, gosse, dit Francess.

Elle traça le signe de croix sur ma main. Oncle Paul guettait mes doigts. Et Judat ouvrait la bouche et se creusait les joues. Avec sa main droite, il apointissait le bas de sa figure.

Les dés roulèrent sur la table. Le bruit rompit le charme. Chacun, le nez pincé, jouait de toutes ses forces afin de confondre des histoires infiniment originales dans l'idéal commun.

— Il faut une conclusion à tout, dit Francess, en s'emparant d'une de mes allumettes. Mettez l'enjeu sur la table, car je veux voir quelque chose, ajouta-t-elle.

— La Chance, répondit Oncle Paul.

Il chercha autour de lui en tournant la tête et en faisant claquer ses doigts.

— Elle est cette nuit au milieu de nous, Francess. Celui qui la gagnera ne sera pas dupé.

Oncle Paul prit un gros crayon bleu qui sortait de la poche de son gilet. Il chercha un morceau de papier et Francess lui tendit une feuille qui portait l'en-tête de la maison. Il écrivit, en relevant un peu ses manches sur ses poignets velus :

Cette nuit, à la date du 10 octobre 19... la Chance a été gagnée par Monsieur...

— Voilà, fit-il.

Nous jouâmes. La fièvre desséchait nos langues et nous buvions sans lever nos verres, sans protocole, car nous avions soif.

Le chef de bureau, nommé Judat, perdait avec une régularité tragique. Sa figure maigre ressemblait à un os mal nettoyé. Il jetait les dés rageusement. Francess se baissait pour les ramasser. Elle plongeait la tête dans des abîmes et, quand elle revenait à

la lumière, elle était toute rose et rajeunie.

Je lançai les dés pour le dernier tour. Les rois complices m'apportèrent leur présent.

— C'est joué! dit Oncle Paul. Et il lança les cinq dès par la fenêtre restée ouverte. Il releva ensuite ses manches, prit le crayon bleu et inscrivit mon nom à la place qu'il avait réservée sur le billet.

— Prends-le, fit Francess, il est à toi, Mais il ne faudra jamais nous oublier.

*
* *

Une bouffée de chaleur me monta au front. Je descendis, à tâtons, l'escalier en colimaçon pour gagner la porte de la rue.

J'avais serré le billet ridicule dans mon portefeuille. Une joie immense me surexcitait. Et pourtant je ne cessais de me répéter que j'avais perdu mes cinq cents francs contre un morceau de papier prétentieux et solennellement inutile.

La tête exsangue de Judat, la mélancolie d'Oncle Paul et la tendresse surannée de

Francess conféraient cependant à mon gain une manière de valeur marchande.

Je finis par découvrir la porte de la rue. Le vent de la mer balayait un ciel d'hôpital et des débris de poubelles qui sentaient le poisson.

Je ne pus voir l'heure à ma montre. Au-dessus de moi j'entendais un vacarme d'enfer dans la chambre haute du *Beau Patron*. Une grande clameur de salle de boxe. La lumière s'éteignit et tous les bruits cessèrent aussitôt.

— Il est temps de partir, pensai-je.

J'avais laissé mon chapeau et mon pardessus aux portemanteaux du premier étage. Il me parut si naturel de reprendre mes effets, avant d'abandonner cette boîte sinistre, que je remontai au premier étage, sans même me rendre bien compte de mes gestes. Une lumière éblouissante, en m'éclairant intérieurement, provoquait, par contraste, une nuit opaque sur tout le décor extérieur.

Il faut dire aussi que toutes les lumières étaient éteintes dans le café du *Beau Patron*.

Je passai ma main sur le mur à l'endroit

même où j'avais accroché mon pardessus. Ma main rencontra la patère vide. On avait changé mes vêtements de place. Cependant je n'était pas très sûr de ce détail, car, ayant beaucoup bu, je ne savais plus bien si j'avais moi-même accroché mes vêtements à cette patère.

J'ouvris la porte de la petite salle où nous avions bu et j'appelai Francess.

Personne ne répondit. Alors, tout en retenant mon souffle, je tendis l'oreille, saisi, tout d'un coup, par une inquiétude de bête.

Il me sembla que l'on chuchotait dans la nuit tout près de moi. Une main saisit mon poignet, une main sèche et nerveuse : la main d'un homme enragé qui a peur et ne sait pas se battre.

— Lâchez-moi, hein! criai-je en bondissant en arrière. J'entendis la voix d'Oncle Paul : « Judat... nous n'avons pas voulu dire ça tout à l'heure! »

La main de Judat me serrait bêtement, inexorablement, à me faire mal.

Je me penchai sur le poignet velu et je le mordis.

Judat desserra son étreinte. Je pus reculer jusqu'au mur. J'entendis l'homme souffler comme une panthère.

— Vous êtes encore tous soûls ? demandai-je.

— Donne-lui donc ton papier, fit une voix grave, qui était celle de Francess.

— Vous êtes des salauds, criai-je.

Mais Judat venait de bondir sur moi. Il m'accrochait bien. Il se battait comme une femme. Je lui avais pris les poignets et je creusais les reins pour l'empêcher de me donner des coups de genoux dans le bas-ventre.

La présence de l'Oncle Paul et celle de Francess me tourmentaient. Je ne cessais de répéter : « Oncle Paul, empêchez-le donc de faire des sottises. Il est fou. Retenez-le. »

Ma voix n'éveillait aucun écho. Dans la lutte, Judat qui se roulait comme une chatte, me fit mal. Je lâchai ses poignets, et de toutes mes forces je fauchai l'air du bras

droit et du bras gauche. Je rencontrai au bout de mon gauche, une petite tête dure. Cela claqua sec. Il me sembla que je venais de chasser une balle d'un coup de raquette.

Toutes les routes paraissaient libres devant moi. Je crus bien apercevoir un feu vert au milieu de la nuit. Deux ou trois pas dans la direction de l'escalier et j'étais hors de cette aventure. Les deux mains de Judat qui rampait me saisirent aux chevilles et me firent perdre l'équilibre. La lutte recommença. Cette fois, je m'employai pour le mieux, car les vapeurs de l'alcool, en s'écartant comme un rideau, me laissaient entrevoir à quel point la mystérieuse cupidité de Judat pouvait être homicide.

Au hasard, je cognais ferme. Tantôt je rencontrais la gueule du bureaucrate et tantôt son ventre mou.

Personne n'intervenait dans cette lutte. Francess et Oncle Paul semblaient morts.

Un liquide chaud m'engluait les mains. J'étais à genoux, et autour de moi je ne sen-

tais plus de résistance. La lutte était morte, soufflée comme une chandelle.

Je me levai lentement, les reins brisés, les yeux arrondis et la main embarrassée. Mes épaules rencontrèrent le mur. En me frottant je le suivis, et pus, enfin, mettre le pied sur la première marche de l'escalier.

En bousculant des tables et des chaises, en me guidant sur le comptoir, je parvins enfin à rencontrer sous mes doigts les aspérités de la porte de la rue.

J'eus tant de mal à l'ouvrir que les larmes me vinrent aux yeux, car le silence que je sentais derrière moi au premier étage et dans l'escalier me semblait peuplé de dangers inexplicables.

La porte de la rue s'ouvrit et, comme j'allais me glisser dehors, je sentis les lèvres sèches de Francess, s'appuyer, au hasard, maladroitement, sur ma joue.

CHAPITRE VII

Ce soir-là, je venais de terminer laborieusement un chapitre de roman. Je regardais pensivement les nombreux feuillets de papier blanc qu'il me fallait couvrir encore pour terminer l'ouvrage. La pendule venait de sonner minuit. J'écrivais depuis huit heures et maintenant j'étais fatigué, pas cérébralement, mais physiquement, de même qu'un homme qui a scié du bois pendant quatre heures.

Ecrire pour gagner sa vie, c'est bien le plus dur des métiers, sans excepter celui de laboureur. Écrire afin de libérer son âme, c'est tout autre chose. On éprouve dans le travail l'enthousiasme fébrile de celui qui sauve sa vie. Pomper de l'eau, pour épuiser

l'eau qui s'engouffre dans le navire en perdition peut se comparer au travail littéraire quand la vie de l'écrivain est en jeu, c'est-à-dire quand il sent que la société va refermer sur sa tête ses griffes inexorables.

On écrit avec la joie de l'aéronaute qui jette du lest et reprend sa liberté après avoir contemplé, d'un œil de professionnel exercé, un point d'atterrissage nettement mortel.

A ce moment-là, les pieds allongés devant le feu de bois, je me sentais parfaitement léger. Je venais de lancer sur le papier, dans les profondeurs insondables d'une feuille de papier recouverte d'écriture, quelques sacs de lest qui appartenaient au passé.

Autour de moi, la paix de la campagne m'isolait du monde. J'entendais de faibles appels d'oiseaux nocturnes ; les branches humides claquaient sur les chenets comme des coups de fusil. Au grenier, au-dessus du plafond de mon cabinet de travail, ouaté de livres, j'entendais la sarabande des rats, leurs cris menus, leurs petites pattes qui roulaient des noix.

Aucune présence enfantée par une imagination assouplie ne venait troubler la quiétude massive de ma demeure. Dans la journée, j'avais chassé en plaine. Seul sur les friches dorées par le soleil d'hiver, j'avais promené devant moi une ombre fine et malicieuse qui dansait sur les herbes. Mes bassets, la langue pendante et l'œil larmoyant, las de cette plaine qui les dégoûtait, trottinaient, la tête pleine d'histoires de chasse.

A la lisière d'un bois, épié par les geais et les pies à travers les feuilles, j'avais posé mon fusil au cran de sûreté contre un remblai pierreux où un lézard, à moitié gelé devant l'entrée d'une minuscule caverne de l'époque tertiaire, figurait assez bien un élément préhistorique quelconque : un début pour quelque chose encore mal défini.

Le vent s'était levé à l'ouest et la forêt bruissait comme la mer. A l'extrême pointe de l'Europe, à l'ouest, la mer soulevait audevant des aventuriers ses lourdes lames et tout son arsenal perfide de brumes, de rochers et de pluies.

J'avais longtemps porté en moi-même le tourment des eaux féroces et du vent destructeur qui fait tout oublier. Je me revoyais maigre et vindicatif à Brest, rôdant sur les quais de la Douane à peu près déserts, rôdant comme un chien noir, à la recherche d'un os ou plus exactement d'un mot à ronger.

Ce mot, je l'avais trouvé, et sans aucun doute, le recul du temps me permettait de penser ainsi, dans une poubelle. Toute la journée, j'avais évoqué l'image dangereuse du *Beau Patron* et de cette fille, de Francess, dont je voulais faire semblant de ne plus me rappeler le nom. Ce soir-là, j'avais gagné la Chance. Que resterait-il aux hommes s'il fallait enlever aux mots, qu'ils ont mis des siècles à chérir, l'importance qu'ils leur prêtent? Je venais d'atteindre mes trente et un ans et j'étais assez âgé pour tenir dans la vie un équilibre mi-partie pratique, mi-partie littéraire. Je savais également que la réalité n'existe que dans les livres. Les mots, avec la valeur que chacun de nous leur donne, sont infiniment plus équivoques dans la réa-

lité, quand il s'agit de traiter une affaire de simple approvisionnement entre des personnes de race différente. C'est-à-dire dans les manifestations les plus quotidiennes de la vie.

Le mot : étoile, écrit dans un livre, garde sa signification divine, parce que ceux-là seulement qui doivent pénétrer dans ce livre sont autorisés à le prononcer. Mais que devient le mot : étoile, quand on le donne en pâture à tous et que la majorité peut y refléter la sombre indigence de sa sensibilité ?

En m'échappant de cette nuit de risque, assez harmonieuse malgré cela, j'étais revenu à Paris, pour sentir encore une fois courir sous mes pieds le courant magnétique qui devait mettre en marche toute ma machinerie.

Entre Ouessant et le port de commerce de Brest, j'avais acquis l'état de grâce qui m'avait permis de recevoir la Chance et de la traiter respectueusement.

Le dernier geste de Francess, comme je franchissais la porte du *Beau Patron*, se

révéla, par la suite, avec une signification que je fus assez heureux d'adapter à mes besoins réguliers.

Quand je pense à votre merveilleux visage de papier mâché, ô Francess ! et maintenant que je sais où le Destin vous conduisit, je ne peux guère m'empêcher d'errer la nuit à la recherche d'un cabaret, comme celui où j'ai joué la Chance, devant votre regard incompréhensible. J'ai trente et un ans, je ne suis plus de la partie, et je goûte ma Chance, au petit matin de chaque jour, quand je m'éveille dans l'inquiétude créée par la profession d'écrivain, celle qui me fait vivre. Je ne peux croire encore qu'une idée, plus ou moins transcrite sur le papier, puisse se transformer en pain et en vin, et en sel.

*
* *

Du jour où je sentis vraiment que la chance me transformait dans un miracle, — un miracle n'est autre chose qu'un phénomène naturel extrêmement rapide, — je sus

en même temps qu'il me fallait fixer cette chance, la clouer sur mon front, comme on cloue un bouquet à la porte d'une ferme, la moisson engrangée.

Et pour cela, et parce que j'avais compris la signification du baiser maternel de Francess, je pris une femme, joyeuse, honnête et saine, qui, telle qu'elle était, représentait précisément, et point par point, tout le contraire de Francess.

Ainsi, par la présence lumineuse d'une honnêteté contagieuse, conforme aux lois de mon espèce, je pus suivre, sans faiblesse, la route nationale où tous les hommes de mon pays observent la loi et vont aux provisions.

Annuellement, aux heures troubles de la confession publique, j'écrivais un livre, sans trop me soucier de son avenir et, mon travail achevé, je reprenais la route commune avec un visage commun et une sérénité parfaite.

Grâce à ma femme qui maintenait en équilibre les deux plateaux de la balance,

j'avais réalisé la paix dans mon âme et dans mes muscles. Comme Hyde et Jeckill, ma personnalité, divisible par deux, me permettait une vie double. L'une, purement littéraire, nourrie d'éléments antisociaux, et l'autre assez près de l'homme des manuels d'instruction civique.

Les cloisons qui protégeaient l'une et l'autre de mes personnalités étaient parfaitement étanches. L'une et l'autre ne devaient point se mélanger. Il me fallut quelque assouplissement et la perfection d'une gymnastique appropriée afin d'atteindre ce résultat.

Si la tempête, dont j'avais pris le mal, entre Ouessant et Quéménès, tourbillonnait dans ma tête et bourdonnait à mes tempes, je relevais la tête. Le calme apparaissait, quand las d'écrire je posais la plume sur l'encrier.

La tâche terminée, je me réveillais comme un autre homme et, cependant, sans cesser de porter affection à l'œuvre créée, je l'abandonnais volontiers, elle aussi, à sa chance.

Ma demeure était basse, trapue, calme et facilement pénétrée par le mystère reposant des crépuscules du soir. J'habitais la campagne, sur le chemin de cette Bretagne à deux visages, l'un paisible et l'autre tourmenté.

Le soir s'allongeait devant ma maison, comme une bête aux yeux doux. Les yeux tendres de la nuit guettaient la lumière de ma lampe à travers les volets de bois percés en as de cœur. J'entendais, en fumant une pipe, l'appel des oiseaux nocturnes dans les peupliers bruissants.

Cette heure inexplicable m'apportait chaque soir la révélation d'un certain confort. Les gens qui me disent heureux me font plaisir, car ce sont eux qui dissipent les brumes de l'habitude.

Il est presque inutile de signaler que mon aspect physique s'était complètement transformé, transposé plutôt d'une harmonie dans une autre. Aux rythmes doux de mon existence je confiais une silhouette plus arrondie. Il ne restait plus rien des angles aigus de la misère. Mon existence, maintenant, me per-

mettait d'afficher un certain volume. Je me sentais propriétaire d'un vrai corps, d'un corps de rapport, avec studio et dépendances en harmonie avec les autres propriétaires de mon clan.

Ma littérature restait maigre. Là, je retrouvais mes anciens angles et cette curieuse inconsistance physique de ceux qui ne possèdent rien. J'écrivais des livres de pauvre et ces livres me faisaient vivre. Je vivais sur le plus faible, et ainsi je me tenais dans la loi.

Quelques honneurs vinrent aider à consolider mon édifice et me rendirent imperméable. Mes personnages pouvaient heurter, la nuit ou le jour, à ma porte. Je ne leur ouvrais pas. Au besoin, je me sentais capable de les renier à coups de fusil.

— Qui t'a permis de sortir de la page 136? demandais-je au jeune matelot d'Amsterdam.

C'est en vain que chez Hendrijke l'Anversoise, ou Siska de Knocke, on jouait de l'accordéon. J'étais sûr que toute cette bacchanale ne pouvait s'échapper de la page 16. Et j'étais

heureux d'imposer à des gémissements tendancieux des coffres hermétiques.

Je pouvais donc impunément reprendre pour quelque temps des pistes que j'avais suivies autrefois. J'éprouvai, un jour, le violent désir de revoir Brest, le cabaret du *Beau Patron* et les débris de mon histoire.

Un ruban rouge à ma boutonnière m'isolait parfaitement de mon passé. Je ne craignais plus rien. D'ailleurs, ma femme devait, en m'accompagnant, me protéger contre une offensive dangereuse de mes livres.

CHAPITRE VIII

Nous arrivâmes à Brest, Angèle et moi, par un matin toujours brumeux. Des trains rouillés s'enlizaient parmi des bardanes, des graminées et des orties qui recouvraient le ballast des voies de garage et imposaient au paysage une note de négligence mélancolique.

Le Ministre de la Marine, qui se trouvait dans le train que nous avions pris, traversa la gare, pénétra en civil à travers une compagnie de fusiliers marins qui portèrent les armes. Les tambours et clairons sonnèrent « aux champs ». Une petite pluie serrée ternissait les pompons rouges des bonnets et mouillait une « Marseillaise » murmurée par

les artistes de la musique de la Flotte, par ceux qui s'étaient levés de bonne heure.

Le classique pincement au cœur m'avertit que mon voyage s'achevait déjà au point de vue sentimental. En dehors de cette minuscule parade, un taxi désœuvré dépérissait sous la pluie. Je lui fis signe de venir et de nous conduire au port de commerce, au Café du *Beau Patron*. Le chauffeur, coiffé d'une casquette de douanier de marine, ne connaissait pas cette illustre demeure. Je lui donnai quelques précisions et nous suivîmes les remparts en passant par le cours Dajot, car je voulais montrer la rade à ma femme, cette rade qui termine l'Europe en étalant devant les dangers de la côte le miroir trompeur de ses eaux mortes.

Au loin, vers l'entrée du goulet, un grand croiseur s'allongeait sur l'eau. Il ne portait point le drapeau rouge. Mais il sommeillait comme un congre piqué à la morphine. L'auto ayant dérapé sur les rails, je regardai par la portière et j'aperçus le petit café repeint fraîchement en rouge sang de bœuf.

— C'est là, dis-je au chauffeur.

Je descendis le premier, laissant ma femme, mon basset Sans-Souci et mes valises dans la voiture. Ce ne fut pas sans émotion que je poussai la porte et que je fis le premier pas sur le carreau recouvert de sciure de cette petite salle où j'avais joué ma fortune.

Un homme long et maigre et qui portait un pince-nez, mal assujetti au-dessus de ses longues moustaches, vint à ma rencontre.

— Bonjour, monsieur, me dit cet homme, vous êtes sans doute M. Nicolas Behen?

— Je suis M. Nicolas Behen. Ma femme est dans la voiture avec les bagages.

— Alors je vais dire à Roseher, la servante, de vous aider.

Il ouvrit la porte qui donnait sur l'escalier que je connaissais si bien. Il appela Roseher. Une jeune femme canaille aux cheveux coupés courts descendit en traînant des souliers éculés qui ne lui tenaient pas aux pieds.

— Elle sert au comptoir?

— Oui, répondit M. Bacove. C'est une

roulure, mais à cause de la clientèle, je ne peux guère prendre autre chose.

— C'est une fille du pays?

— Oui. Il y a un an, elle portait encore le costume, mais, comme elle est inscrite au registre, elle n'a plus le droit de le porter. Il mâchonna sa triste moustache et ajouta en poussant un profond soupir : « Ah... vous serez bien ici. »

Ma femme, précédée de Roseher, entrait déjà dans la chambre. Sans-Souci, avec ses pattes mouillées, s'était installé sur l'édredon et, l'œil rigoleur, me salua d'un faible mouvement de queue quand il me vit. C'était la chambre qu'occupait autrefois M. Judat. Le temps n'avait pas modifié son agencement. Mais le souvenir du chef de bureau ne se révélait par aucun détail. Des officiers de la marine marchande américaine avaient dû passer par là, comme l'affirmaient des morceaux de chewing-gum, mâchés, projetés et desséchés au plafond.

Ma femme dirigea son regard vers ces stalactites. Toutes ses idées sur la propreté

subirent un échec sérieux. Elle se tourna vers Roseher qui déplaçait le canapé avec un air de Carmen, la fleur aux dents.

— Vous serez bien gentille de nettoyer le plafond pour ce soir.

Roseher regarda à son tour et parut estimer les difficultés de cette tâche. Cependant elle se contenta de répondre : « Bien, Madame. » Ma femme savait parfaitement pour quelles raisons j'avais choisi cet hôtel. Elle savait aussi respecter, sans en apprécier la saveur, les spectacles et les souvenirs qui me permettaient de me transformer en feuillets imprimés et de gagner ma vie miraculeusement.

Quand la servante eut disparu, je sentis que l'ennui entrait dans la chambre comme un nuage lourd prêt à crever.

Tout semblait mortifié. La pluie n'était plus de cette qualité qui me laissa le charme amer de cette nuit où j'avais à peu près étranglé Judat. Assis, les bras entre les genoux, sur un vieux fauteuil qui sentait la bouteille, je contemplais la cheminée délabrée où, autrefois, reposait l'accordéon d'Oncle Paul.

J'avais prévu cette déception que l'on rencontre non seulement dans la réalité, mais encore dans tous les livres qui traitent du retour vers le passé.

Tandis que ma femme se reposait sur le lit, je descendis dans la salle du café, pour essayer de retrouver dans le comptoir le fantôme de Francess. J'éprouvais le besoin de parler d'elle à quelqu'un et de saisir le détail subtil, mais d'une humanité essentielle, qui ferait fleurir dans ma tête la petite lumière impromptue et créatrice.

En songeant, le désir vague qui m'avait de nouveau conduit à Brest se changea en un autre plus précis : celui de retrouver les trois éléments de mon aventure de jeunesse : Francess, Oncle Paul et Judat.

Cette trinité dramatique et burlesque s'érigeait devant moi, dans un terrain vague au bord de la mer, sous l'aspect célébré des trois croix qui portaient le Christ et les deux larrons. Pour cette adaptation, Francess étendait ses bras sur la croix centrale. A côté d'elle, Oncle Paul, à sept mètres du sol, tendait le

ventre et Judat décharné détaillait ses muscles de fillette à la même altitude. Le ciel de Gethsemani parfumait l'air habitué à l'âcre senteur du goémon en apportant de son long voyage le parfum puissant des oranges et des bergamotes. Un hurlement de sirène déchirait la toile, et, par la crevasse noire, apparaissait la tête inexcusable du capitaine Van Coppen.

Cette reconstitution se dressait entre moi et ma création future comme un haut mur. Je me sentais incapable d'imaginer un seul personnage destiné à peupler mes pages blanches, puisque je connaissais ces trois visages qui, toujours, s'interposeraient entre mes créations de laboratoire et la réalité taquine.

Autour de moi le *Beau Patron* s'épanouissait pour me tenter : résurrection des chaises où nous nous assîmes pour jouer la Chance, de la table poissée où l'on se salissait les manches. Le décor du port et de l'eau dans les bassins n'avait guère changé. Un nommé Bacove remplaçait Francess et des matelots

traînaient leurs sabots ou leurs bottes sur le pavé glissant.

Par contre, la servante me dégoûtait. Bref, je me trouvais, encore une fois, dans la nuit de mon imagination et j'attendais que la voie fût libre, encore une fois.

* * *

M. Bacove demeurait des heures entières dans sa cave, assis sur un petit banc, la chandelle à la main devant un tonneau. Il pensait à autre chose. Quand la servante l'appelait, il se hâtait de boire un verre de vin et remontait à la lumière du jour, comme un plongeur d'un fond scabreux, mais les bras chargés de bouteilles.

A chaque montée, il était « bon à prendre », c'est-à-dire que l'on pouvait échanger quelques paroles avec lui, à la condition, toutefois, de se tenir au comptoir en ayant soin de lui tourner le dos. Bacove ne répondait jamais à ceux qui lui parlaient en le regardant. Il préférait descendre dans sa cave

pour s'immobiliser dans un rêve, dont il ne confiait à personne les péripéties.

— Monsieur Bacove, lui dis-je en lui tournant le dos, avez-vous entendu parler d'une Anglaise qui, il y a une quinzaine d'années, dirigeait ce joli café ?

J'entendis Bacove poser une bouteille sur le comptoir. Puis, à ce qu'il me sembla, il dut s'essuyer les mains. Il répondit : « Cette dame, qui valait tout juste autant que cette salope de Roseher, s'appelait Francess. Elle vendit son fonds à un nommé Guennec qui me le revendit. Tout le monde se trouve bien ici.

— Bon. Savez-vous ce qu'est devenue cette Francess?

— Elle était entretenue par un officier de marine. Elle n'est plus à Brest.

A un certain bruit, je sentis que Bacove allait prendre son bougeoir pour regagner sa cave. Je hâtai donc mon interrogatoire.

— Dites-moi, monsieur Bacove, connaissez-vous l'Oncle Paul?

— Non.

— Avez-vous entendu parler de M. Judat?

— Jamais.

— Et que savez-vous de la perte du *Gouda* et de la mort de son capitaine, le sieur Van Coppen?

— M. Van Coppen n'est pas mort.

— Comment... comment?

— M. Van Coppen habite ici, chambre numéro 3. Il prend ses repas en ville.

— Par exemple!

Je me retournai d'une pièce, assez vite pour apercevoir Bacove qui descendait à la cave, la chandelle à la main.

J'eus comme un éblouissement en apprenant que Van Coppen vivait toujours. En somme, puisque j'avais pu me sauver du Fromveur, le capitaine avait pu également se tirer d'affaire. Je remontai dans ma chambre.

— Dis donc, dis-je à ma femme, le capitaine Van Coppen est vivant!

— Je suis curieuse de le connaître, répondit Angèle.

Je pris mon chapeau et je me dirigeai vers la rue de Siam. Je savais qu'au *Grand Jus* je

pourrais rencontrer dans le coin, près du grand escalier, des capitaines de commerce et, parmi eux, le capitaine Van Coppen.

La pluie ne cessant pas, tout Brest se promenait dans les rues. J'arrivai au *Grand Jus* dont les hautes glaces se fondaient dans la bruine de l'extérieur et la fumée chaude des pipes à l'intérieur.

Je m'introduisis dans le tambour et j'aperçus, tout de suite, à ma gauche en entrant, le capitaine Van Coppen. Il me parut qu'il avait vieilli beaucoup. Je m'approchai de lui. Il jouait aux cartes. Il leva la tête et ne me reconnut pas.

— Je suis Nicolas Behen, Behen du *Beau Patron*, un survivant du naufrage du *Gouda*.

La figure de Van Coppen s'illumina graduellement,

— Oh! fit-il. Il me tendit la main. « Que prenez-vous? »

Je m'assis à côté de lui. Les cartes tremblaient dans sa main. Ses yeux ronds me dévisageaient. Mais il contemplait particulièrement le ruban rouge passé à la bouton-

nière de mon veston. Évidemment, ce détail semblait le surprendre au delà de toute expression.

— Prenez un verre, articula-t-il avec effort.

Un garçon passa, avec désinvolture, un coup de serviette sur la table.

— Je suis content de vous voir en bonne santé, captain. Et Oncle Paul, et Judat et Francess?

— Ils ont suivi Francess, répondit Van Coppen.

CHAPITRE IX

Ma femme fumait une cigarette, le dos de sa chaise appuyé contre le mur. M. Bacove essuyait ses verres dans le comptoir. Un Suédois, les yeux vagues, tapotait, le nez aux vitres, une cigarette sur le dos de sa main. Van Coppen, bien assis, les jambes écartées à cause de son ventre, parlait de Francess, en traçant dans l'air des itinéraires avec le tuyau de sa pipe.

Il nous avait d'abord expliqué comment il avait pu se sauver des eaux dans un canot du *Gouda* où il avait pris place en dernier avec l'officier mécanicien, le second et le type de la T. S. F. Tous quatre avaient été recueillis le lendemain à sept heures du soir par un

contre-torpilleur anglais qui les avait déposés à Boulogne. De là, Van Coppen avait télégraphié à sa compagnie. Puis il était rentré à Brest, trois jours après mon départ pour Paris. C'est Francess qui lui avait donné de mes nouvelles. Elle avait dit : « Le gosse a gagné la Chance. »

Il regarda encore une fois ma boutonnière et hocha la tête : « Francess a dit vrai. »

Le *Beau Patron* offrait à ses yeux un désordre inexprimable quand il revint pour occuper sa chambre.

— C'était, fit Van Coppen, comme un fanal éteint saboté par des rats. Francess écroulée sur une chaise, buvait stupidement de la tisane de tilleul à pleins bols. Oncle Paul se plaignait de violentes douleurs dans le crâne. Judat, exsangue, allongeait une tête de navet livide, malgré la double tache écarlate de ses pommettes saillantes.

« La clientèle se faisait de plus en plus rare, car les hommes sont attirés par la joie. Je songeais même à remercier Mme Francess afin d'aller habiter plus loin, au *Perroquet des*

Iles, quand elle-même devança mes désirs. »

— J'ai vendu le *Beau Patron*, me dit-elle un matin, sept ou huit jours après mon retour. Je retourne chez moi.

— A Londres ? demandai-je.

— A Poplar. Elle baissa la tête, prit une cigarette qu'elle alluma. « J'ai tout vendu, les meubles et la clientèle. »

Le capitaine Van Coppen nous affirma qu'il était très difficile de converser avec une personne qui n'y apportait aucune bonne volonté. A son avis, Francess montrait un petit visage dur, plissé par un cataclysme sismique. Il comprit par instinct qu'il valait mieux ne plus discuter avec cette femme qui ne représentait guère que la matérialisation d'une idée secrète et, probablement, tragique ou saugrenue. Il prit son chapeau mou, salua cette blonde hostile et s'élança sur le quai. Il ne retrouva son rythme normal qu'à l'abri d'une pile de bois et de sacs de ciment apportés par une goélette de Boulogne-sur-mer.

— J'appris dans un café de la rue de Siam,

conclut le Capitaine, que l'Oncle Paul et M. Judat, l'employé de bureau, avaient suivi Francess en Angleterre. L'Oncle Paul souffrait terriblement de la tête...

Le capitaine Van Coppen regarda sa montre. « En ce moment, ils sont à Poplar dans un état voisin de la décrépitude morale et physique. Croyez-moi, j'ai l'habitude de ces sortes de destinées. Et voilà. »

Le capitaine Van Coppen salua ma femme, jeta son manteau en toile imperméabilisée sur ses épaules et gravit d'un pas pesant l'escalier qui montait à sa chambre.

Derrière son dos, dans l'escalier tournant, il entraînait tout un passé qui en valait bien un autre.

Après le départ du Capitaine, nous restâmes seuls, ma femme et moi. Bacove, dans la cave, tracassait ses bouteilles.

— Nous pouvons revenir demain à Paris dis-je.

J'étais venu chercher la fin d'une histoire et je découvrais les premières traces d'une autre qui, dès l'abord, me parut trop longue.

*
* *

Les exigences de ma profession me conduisirent, peu de temps après cette soirée passée avec Van Coppen, dans les rues les plus émouvantes des Docks de la ville de Londres.

Ce voyage vint interrompre fortuitement une existence assez casanière. Il s'agissait pour moi de pénétrer le pittoresque et la poésie du Haut Négoce et d'extraire d'un cargo chargé de moutons congelés une fresque lyrique égale à cent pages de papier noirci par l'encre d'imprimerie.

J'avais plusieurs fois traversé la Manche, pour des raisons normales, d'ailleurs, et presque toujours sans aucune trace d'excitation cérébrale. Il n'en fut pas de même cette fois. Le vent froid, qui torture toujours les bourgeois de Calais, m'apporta dans ses ondes le fumet subtil d'un souvenir ancien. Je humais le vent du large comme un chien d'arrêt la brise qui ondule les feuilles de

betterave. Au delà de la mer, je sentais la présence du gibier. L'image de Francess se découpa très nettement dans ma mémoire avec les transformations que l'âge avait pu lui apporter.

J'errai dans Londres à l'heure où le brouillard se confond avec la nuit dans les quartiers populaires où les personnages que je cherchais, je le savais par ma propre expérience, devaient aimer à se dissimuler. Il est bien certain que je cherchais Francess et ses deux pauvres orphelins sans préjuger de la réussite. Francess, Oncle Paul et Judat s'épanouissaient naturellement dans ma pensée et sous les hautes lampes à arc de Commercial Road ou de West India Docks Road. Je pensais souvent reconnaître, dans les ombres qui s'allongeaient en caricatures sinistres le long des murs ou sur la chaussée, l'un des personnages de cette trinité, quelquefois les trois.

C'était le plus souvent des ombres du même rang social que mes trois amis qui finissaient par me révéler leurs maîtres : des

filles jeunes et stupéfiées par l'alcool, des petites jeunes filles de la prostitution à Limehouse, et des matelots remontés comme des mécaniques avant de descendre à terre.

Un ancien pourvoyeur du Jamrach me promena dans des « pubs » qui sentaient le Chinois, à Pennyfields, où des hommes jaunes, en casquettes blanches, cherchaient un gîte et un corps de blanche pour la nuit.

Le gîte et la femme participaient de la même infamie attendrissante. L'odeur de l'alcool se confondait dans la rue avec une idée de condensation qui mettait autour du visage jeune et livide des filles une auréole bleuâtre de gin.

A droite et à gauche, la soûlerie parait d'une gravité cérémonieuse des gestes peut-être obscènes, peut-être simplement désespérés.

Un soir, j'aperçus, dans l'encoignure d'une porte vitrée couverte d'inscriptions en langue chincise, un jeune matelot ivre mort dont les pantalons tombés sur les talons de ses souliers lui ôtaient tout moyen de défense. Une

fille lui tenait la tête et le baisait à pleine bouche avec des hoquets, des rires et des frénésies de pantin. Une autre, à ses pieds, fouillait les poches de l'ivrogne. En m'approchant, je reconnus Francess, une Francess pâle au visage mâché, aux yeux bridés et malgré tout charmants.

Je lui mis doucement la main sur l'épaule. Le matelot m'engueulait. Il ne cessait de répéter en tendant le bras comme un policeman : « Move on... move on ... »

Quand l'abject et doux regard de Francess m'eut reconnu, elle se releva. Les articulations de ses genoux craquaient comme du bois sec.

Pour la première fois de ma vie, je sentis en moi s'allumer la lumière divine dont j'avais toujours cherché la lueur à travers mes âges.

— Ainsi, Francess, vous en êtes là ! Laissez donc ce matelot.

Sans dire un mot à sa compagne, elle me suivit avec une docilité surprenante.

Tout en marchant, je voyais combien elle

était pauvre. Et le ridicule de ses accoutrements, mêlé au vent de la mer, l'imprégnait de cette étrange poésie patriotique que les misérables de chaque pays créent en maîtres.

De mauvais souliers éculés meurtrissaient ses pieds ; sur sa tête, un affreux et trop large chapeau rose retenait mal ses cheveux blonds.

Tout en me suivant, Francess, cependant, dirigeait mes pas. Elle passa devant moi pour ouvrir une porte bien cachée dans une encoignure. La chaleur d'une salle mal éclairée nous frappa au visage comme un hoquet d'ivrogne.

— C'est Oncle Paul, dit Francess.

Elle s'approcha du comptoir d'étain, encastré dans les boiseries recouvertes d'armes africaines et océaniennes. On lui donna deux pintes d'ale. Elle m'en tendit une et nous bûmes debout, car il n'y avait ni chaises, ni tables, ni bancs dans le dancing de l'Ile-aux-chiens.

Oncle Paul ne savait pas que nous venions

d'entrer dans la salle. Il accomplissait loyalement sa tâche de pianiste. De jeunes boxeurs juifs, venus de Commercial Road, dansaient sérieusement. Une jeune borgne allait de couple en couple en tendant une assiette où chacun mettait une petite pièce pour le musicien.

Quand ce fut fini, Oncle Paul s'épongea le front. Alors Francess se pencha vers lui et le baisa sur la tempe.

— Oncle Paul, dis-je.

Il se tourna vers moi et son visage n'exprima aucune surprise.

— Il ne me reconnaît pas. Dites-lui, Francess, qui je suis...

Mais Oncle Paul recommençait à marteler un fox-trot. Je fus balayé par des jupes, heurté par les épaules des hommes.

— Voulez-vous danser? me demanda Francess.

Je ne savais déjà plus jusqu'à quel point il m'était permis de me soustraire à ce divertissement. Je pris Francess par la taille et je commençai à piétiner parmi les autres, à

travers les autres, à travers les molles odeurs de toutes ces misères infiniment compliquées.

Tout en perdant la notion des choses, je dis à Francess : « Oncle Paul ne m'a pas reconnu. »

— Il est aveugle, répondit-elle.

A minuit, une fille soûle s'écroula avec un grand cri. Elle s'abattit sur le parquet, dans la poussière troublée, comme un épervier abattu par le chasseur. Ce fut le signal du départ. Le directeur de cet établissement de plaisir s'apprêtait à mettre les volets.

Francess prit Oncle Paul par le bras et, quand nous fûmes dans la rue, devant un paysage informe où clapotait l'eau noire et morne des West India Docks, elle dit au vieux : « Il y a quelqu'un avec nous, Oncle Paul.

— Qui est-ce? demanda-t-il.

— C'est M. Nicolas Behen, du *Beau Patron*. Celui qui a gagné la Chance... cette nuit...

Oncle Paul s'arrêta avec solennité, à la

manière de tous les aveugles corpulents. Puis il allongea le bras et mit son gros index juste sur la poitrine de Francess.

— Et moi aussi, monsieur Behen, j'ai gagné la Chance cette nuit-là.

CHAPITRE X

Je ne revis plus Oncle Paul. Il n'y avait guère de place pour moi dans ses souvenirs. Nous avions chacun gagné notre Chance, et, chacun, nous avions rencontré une femme pour la fixer : Francess pour lui et Angèle pour moi.

Je rentrai au *Cecil* où j'avais élu domicile, en mâchonnant l'herbe amère et morte d'un passé mort. J'éprouvai, en me couchant, la sensation pénible que ma personnalité physique se mortifiait graduellement. Je m'endormis en pesant mille observations très déprimantes.

Le lendemain matin, en me réveillant, je crus qu'il me serait profitable de prendre un

taxi et de me faire conduire dans ce renfoncement obscur de West India Docks Road et de pousser la porte basse du dancing où j'avais rencontré Francess et son vieil aveugle respecté.

Après avoir réfléchi, j'abandonnai cette idée. Il valait mieux en rester là sur ce tableau inachevé et plein de promesses d'une idylle très littéraire. Je désirais écrire et vivre un an ou deux, selon le succès du livre, sur le pittoresque et l'émotion créés par mes deux amis, en élevant une clôture définitive entre eux et moi. Pour cette raison, je ne les revis plus.

Il me restait, afin d'accorder un semblant de paix à mon imagination de plus en plus excitée, la tâche de retrouver la piste de ce Judat qui avait tenté de m'assassiner pour des raisons tour à tour obscures ou limpides, selon que l'une ou l'autre de mes personnalités les pesait.

Mon instinct m'avertissait que Judat n'évoluait plus dans le sillage d'Oncle Paul et de Francess. Francess prise, le bureaucrate avait

dû se remettre, isolé, à la poursuite de sa chance.

Le moment me semblait favorable pour essayer de saisir les fils ténus de l'aventure d'autrui. Une sorte d'exaltation religieuse me poussait à demander « merci à chacun ». Un grand amour de l'humanité gonflait provisoirement ma poitrine. Je me penchais sur l'humanité misérable comme je l'eusse fait sur la tête d'une fille pauvre, pendue dans une belle journée indifférente. Il me semblait urgent de profiter d'un tel état de grâce pour rechercher Judat.

La fleur du pardon embaumait mon âme.

Cet état d'esprit faillit mettre fin à mes recherches. Ayant, par distraction, omis de surveiller ma gauche en traversant le Strand, devant mon hôtel, je me trouvai brusquement en présence d'un taxi qui stoppa à un centimètre de la pointe de mes pieds.

Il y eut de part et d'autre une minute de stupeur. Une pluie d'injures me fit frissonner d'aise, je me sentis sain et sauf. Et je gagnai alertement le trottoir opposé où je repris

mon sang-froid en contemplant une idéale boutique de pipes, de mixtures et de cigarettes.

*
* *

On jugeait, depuis mon arrivée à Londres, un assassin assez talentueux. Ce n'était pas un homme du métier, dépourvu de sensibilité, mais une manière d'artiste, avec tous les points faibles que comporte cette profession antisociale.

Très préoccupé par mon désir de retrouver Oncle Paul et Francess et, plus tard, par leur découverte dans la nuit brumeuse de Limehouse, je n'avais guère pris garde aux affiches qui, placées devant les grilles de Charing Cross, donnaient le nom de l'assassin, et, heure par heure, la physionomie de son angoisse. Un matin, en traversant Trafalgar Square, j'aperçus une affiche rouge éditée par le *Times*. Je lus machinalement le nom de Judat, qui s'imprimait en lettres énormes.

Sur le moment, j'éprouvai quelque peine

à comparer ce nom avec le souvenir de l'homme qui avait désiré me tuer toute une nuit. La réussite me paraissait trop belle pour qu'il y eût entre ces deux noms un réel point de contact.

JUDAT = JUDAT

Cette formule me surprit comme un coup de tonnerre.

J'achetai plusieurs journaux et je résolus de me documenter sur cette affaire dans les bureaux de New-Scotland Yard où j'avais des amis.

Ceux-ci me donnèrent facilement les renseignements que je désirais.

Il s'agissait, hélas! du Judat que j'avais connu. Cela me surprit. Mon opinion sur Judat se dispersait. Je pensais bien que Judat était un assassin plutôt réservé ; je ne l'avais pas imaginé comme un assassin public et de grand renom. Un crime commis par Judat pouvait à la rigueur être connu de quatre ou cinq personnes. Rien dans le personnage ne

concluait à la gloire, quelle que fût la qualité de cette gloire.

D'après les journaux, que je relus avidement, Judat avait assassiné une jeune danseuse, presque une enfant. Le début de ce drame ne le laissait pas prévoir.

Judat, reçu dans la famille de cette jeune fille, appréciait chaque jour la profondeur de son tourment et le peu de chance qu'il possédait d'obtenir un résultat normal dans cette affaire amoureuse.

Il fut doux, courtois, soumis et ridicule. La jeune Simpson flirtait et considérait l'attendrissante bêtise de son soupirant comme un cadeau du ciel, un jouet de Noël dans la cheminée. Judat se prêta aux excentricités les moins secrètes. La fillette exagéra. Mais plus elle exagérait, plus il l'aimait et plus il l'aimait, plus il devenait bête.

Un matin, il la rencontra sur le Mall. Elle attendait la relève des horse-guards et contemplait le trompette magnifique, annonciateur des cavaliers au manteau écarlate.

— Viendrez-vous ce soir au rendez-vous ?

— Non, je n'irai pas.

— Si, vous viendrez.

— Non, je n'irai pas.

— Prenez garde.

— Vous ne me faites pas peur.

Judat retroussa les lèvres et plissa le nez comme un fox qui veut briser les reins à un rat. Prestement, il retira de sa poche un rasoir, allongea le bras vers la jeune fille et lui coupa le cou.

Celle-ci crut d'abord qu'elle avait reçu un coup de poing. Elle lui dit : « Vous êtes un grossier... vous m'avez fait mal. »

Le sang jaillit. Elle devint pâle et s'appuya contre un arbre. Puis elle saisit son cou à deux mains. Elle courut pendant trois cents mètres et tomba à genoux la tête en bas, disloquée, les cheveux répandus. Il se fit un grand silence. On entendit très bien la marche des grenadiers irlandais qui défilaient la parade dans la cour de Buckingham.

Un policeman la recueillit d'un bras et de l'autre arrêta les voitures.

Le soir même, Judat fut pris dans son

domicile comme un rat dans une ratière.

Le portrait de la petite danseuse parut dans les journaux. Pendant trois matins, en se réveillant dans sa cellule, Judat crut avoir rêvé. Il fut bien obligé de constater que tout cela n'était pas un rêve dans le sens que le jugement des hommes donne à ce mot. Une peur livide secoua le bureaucrate. Cette conduite écœurait les geôliers, habitués à soigner des assassins corrects, c'est-à-dire qui possédaient une culture d'assassin, des idées générales d'assassin, un orgueil d'assassin, et, à la rigueur, un courage d'assassin.

Celui-ci, écroulé sur son lit réglementaire, ressemblait à une horreur molle.

*
* *

J'assistai à la dernière séance du tribunal qui condamna Judat à mort. Je fus très heureux qu'il ne me reconnût pas, car je commençais moi-même à sentir la peur. Pendant dix heures, je m'efforçai de repousser Judat hors de ma propre existence.

Puis, vint la nuit de l'expiation et le matin.

Comme beaucoup, je grelottais dès l'aube aux abords de la prison de Pontonville dans Caledonian Road. La matinée splendide éveillait des sifflets d'usine comme des jeunes oiseaux du faubourg.

Nous étions là un petit groupe : des professionnels de la charité posthume pour la plupart.

Soudain, la cloche sonna et tous nous tombâmes à genoux, moi un peu après les autres. Une femme seule, coiffée d'un petit chapeau cloche, genre Niniche, et vêtue d'un tailleur bleu galonné de rouge, resta debout.

J'attendais toujours qu'on hissât le drapeau noir sur la prison. Cette cérémonie ne s'accomplit pas. Un gardien vint afficher sur la porte de Pontonville que Judat venait d'être pendu.

On se dispersa.

Je restai un peu sur les lieux. Et je vis que la femme au chapeau Niniche s'age-

nouillait maintenant sur le trottoir, sans interrompre toutefois la circulation.

Une étrange pudeur m'empêcha de m'approcher d'elle pour voir son visage et, peut-on le dire, la cataloguer.

*
* *

Elle était pitoyable, dans cette rue, si peu intime et si peu adaptée aux gestes anciens de la prière. D'où venait-elle? De quel enfer surgissait-elle elle-même pour s'émouvoir si profondément devant la destinée de ce médiocre pendu?

Était-elle liée secrètement à l'histoire de Judat, l'inconnue de Caledonian Road, ou bien participait-elle à la sentimentalité publique du peuple britannique qui pardonne aux assassins quand ils sont morts?

Sa personnalité plus développée, plus artiste également, lui avait peut-être suggéré cette attitude de prier seule, à genoux, à dix pas d'un policeman indifférent.

Je n'ose concevoir la version d'un amour

trop timide. Cependant, en acceptant, sans préjugés, toutes les données de cette triple aventure, je crois sincèrement que cette supposition mérite d'être acceptée sans trop de réserves, si ce n'est dans les nuances.

La nuit où nous jouâmes, à Brest, dans le café de Francess, je pus gagner la Chance parce que cela devait être ainsi.

Mais, sans le secours du hasard, je sus garder ma chance en épousant Angèle.

Oncle Paul, dans son dancing de Poplar, dut gagner une chance quelconque, dont la qualité m'échappe encore. Il sut la garder en sacrifiant ses yeux et en s'appuyant sur le bras de Francess.

Notre misérable chef de bureau fut le seul qui ne parvint pas à saisir la nuance presque divine de cette nuit vulgaire. Sans doute, la Chance voulait-elle se l'attacher ! Elle ne devait pas, cependant, se parer des attraits de la petite Simpson comme il le crut malheureusement. Ce fut une erreur de sa part de la chercher de ce côté.

Sa vraie chance pleurait à genoux, le

fameux matin, devant Pontonville, à l'expiration de son dernier souffle.

Qu'il en soit ainsi pour Oncle Paul et pour moi.

Septembre 1925.



DOCKS

CHAPITRE PREMIER

Autant que je puisse l'imaginer maintenant, en fermant les yeux, nous habitions Shadwell, vers Saint-George street. Je n'en suis pas certain. Et peut-être un goût très vif pour le mot Shadwell intervient-il dans cet essai de reconstitution. Nous habitions, certainement, à côté d'un dock qui n'était pas très éloigné de Whapping station, à l'entrée d'un tunnel qui me remplissait d'angoisse. Tout enfant, je suffoquais dans mon lit au souvenir de ce tunnel. J'appelais ma mère. Elle n'était jamais là. Elle devait trafiquer avec les Chinois de Limehouse. J'avais un frère. Je ne sais ce qu'il est devenu. Ma sœur est également perdue. Quand elle était

toute jeune, elle me prenait par la main pour me conduire à travers les ruelles qui descendent à la Tamise. C'était une petite fille blonde avec des jambes sales. Elle présentait facilement sa nudité en spectacle et gagnait quelques pièces de monnaie que des hommes lui jetaient sur le sol en ayant l'air de regarder ailleurs. Je ramassais l'argent et je le lui remettais. Elle devait s'appeler d'un nom français, Annette je crois, car nous étions Français. Mais le nom de ma sœur, ceux de mon frère, de ma mère et de mon père se confondent avec le décor, encore merveilleux et mal défini pour moi, des docks de Londres, il n'y a pas si longtemps. Je garde de mon enfance une vision irréelle et précise. Je devais avoir trois ans, je pense, et je me souviens de ma mère affalée sur un lit. Ses jambes et ses cuisses nues mettaient une lumière livide dans une chambre qui sentait le rat. Maintenant je sais que cette image ressemblait à certaine photographie prise par la police une heure après l'assassinat d'une fille. Toute mon enfance dépend

d'un cliché classé dans les archives de New Scotland Yard. Dans le taudis où nous vivions, comme des larves lubriques, les paroles prenaient une signification que je n'ai plus entendue par la suite. Mon père savait, par exemple, qu'il était supérieur à un rat, mais il savait également qu'un rat et lui étaient égaux devant un lord ou un tailleur juif de Wentworth street.

Ma mère, malgré tout le respect qui est nécessaire quand on évoque ce mot essentiel, était une garce d'un blond pâle avec une chair blanche qui m'épouvantait quand je la voyais se mouvoir lentement dans l'ombre de notre chambre commune.

Mon père, ai-je dit, était Français. Mais ma mère était une pure fille de Limehouse, pétrie dans l'alcool comme un pudding fade. Elle rêvait tout haut, quand elle était ivre, et disait des mots obscènes d'une petite voix plaintive. Moi, les sourcils arqués au maximum et les oreilles pointues, j'écoutais cela. Je savais déjà ricaner avec ma sœur aux bons passages. Ma sœur — je voudrais bien

me rappeler son nom — parlait admirablement le langage de la rue. Les mots orduriers, dans sa bouche un peu grande, éclataient comme des coups de tonnerre ou pénétraient l'oreille ainsi que des aiguilles. Et pourtant, à travers ses cheveux blonds emmêlés qui lui retombaient toujours sur la bouche, certains mots secrets se transformaient en roses sur ses lèvres. Ce miracle n'était qu'un des nombreux prestiges de l'enfance.

Quand ma mère hurlait : « Vas-tu venir ici, saloperie? », ma sœur répondait « Kiss my arse », ce qui est une expression familière des petits enfants de notre espèce.

Ma mère ne trouvait pas cela mal. Mais elle pensait que ma sœur apportait dans sa réponse une sorte de malice féminine déjà provocante. Alors elle lui jetait n'importe quoi à la tête et quand Annette était touchée, elle suffoquait. Puis il se produisait un silence qui me paraissait long et elle se mettait à hurler. Après les cris suivait un long discours pleurnichard entrecoupé de sanglots.

Somme toute, ce n'était qu'une petite fille.

A cette époque, je devais être curieusement vêtu. Je peux aujourd'hui me demander ce que j'étais. Le mot bébé suggère une certaine élégance, tout au moins une certaine propreté. Je n'étais pas un bébé.

J'ai, depuis, connu des petits enfants assez impersonnels qui peuvent me donner une idée de ma silhouette à quatre ans quand je rampais sur l'asphalte de Shadwell High street. Encore cette rue dépassait-elle la médiocrité de mon décor. Je suis né dans une rue sans nom, de parents sans nom. Je jouais avec des enfants sans nom dans une ville peuplée de déchets et de détritus qui se confondaient aisément avec l'humanité qui en vivait.

Comme chez tous les misérables, unis dans une parodie du mariage, mes parents vivaient sous le régime brutal et féroce de la chair. Ils s'accouplaient « sans rime ni raison », disait ma sœur. Le geste essentiel de l'amour remplaçait pour eux les égarements du désespoir et devait aboutir à un éblouisse-

ment physique comparable aux sursauts très faibles d'une imagination mort-née.

Je ne sais quel métier mon père pouvait pratiquer. Toujours est-il qu'il considérait comme un luxe de se faire couper les cheveux. C'était un homme sale avec des cheveux longs. Je contractai, d'ailleurs, une telle habitude de la malpropreté physique, que pendant très longtemps j'éprouvai une sorte de répulsion pour les gens bien lavés. Ils ressemblaient, pour moi, à l'idée que je me faisais des cadavres.

Un jour, mon père m'emmena avec lui. Nous cheminâmes, à la tombée de la nuit, le long des maisons qui bordaient une grande rue brutalement éclairée par de magnifiques perles bleuâtres qui étaient des lampes électriques.

Beaucoup d'objets, et d'apparences mal définies, m'éblouissaient. Je demandais toujours à mon père de me dire ce que c'était. Et mon père ne savait jamais leur nom. J'en concevais un immense respect pour lui et pour les objets que je voyais. Nous

marchâmes longtemps et mes petits pieds s'emmêlaient de fatigue. Quand nous rencontrions un policeman, mon père bombait le dos et me parlait si affectueusement que je ne le comprenais plus.

Je ne cessais de répéter : « Qu'est-ce que tu dis? Qu'est-ce que tu dis? »

Le policeman perdu dans l'ombre, mon père répondait : « Marche, bon Dieu! »

Je me faisais tirer par la main. Nous arrivâmes à l'angle d'une petite rue, bordée de maisons basses en briques. A la porte de chaque maison, se tenait une femme en tablier blanc. Je savais que c'était une putain; aussi demandai-je à mon père, du ton joyeux de quelqu'un qui a compris : « On va voir maman? »

Mon père ne répondit pas. Il pénétra sous un grand hangar dont je n'avais pas vu les portes ouvertes. Une large porte révélait un trou d'ombre parsemé, comme une gare, la nuit, de petites lumières d'or.

J'avais pris mon père par sa veste. Il s'enfonça dans le noir et j'aperçus des hommes

et des femmes qui fouillaient avec des crochets un amas de choses indistinctes. Ils tenaient à la main une petite lanterne.

Mon père paraissait timide. Il se mit à fouiller, lui aussi, dans le rayon lumineux de la lanterne d'un voisin. Il avait sorti de sa veste une toile qu'il étala sur le sol.

— Tu mettras dans cette toile ce que je te donnerai.

Très attentif, je rangeais les objets qu'il me passait : des croûtes de pain que mon père examinait en connaisseur, des os, des épluchures de légumes et des fioles ayant contenu des produits pharmaceutiques. Quand ce fut fini, il réunit les quatre coins de sa toile et les noua pour maintenir son butin. Avant de partir, il ramena encore un pantin en caoutchouc éventré et me le tendit en disant : « Prends-le, car aujourd'hui, c'est Noël. » Je pris le pantin et ma tête bourdonna curieusement. Ce mot que je ne connaissais pas me ravissait. Mon père avait dit : Christmas day. Je ne savais pas ce que cela voulait

dire, mais j'espérais tout, comme un enfant normal au soleil.

*
* *

Parmi mes copines de la rue, j'aimais plus particulièrement une petite aveugle de mon âge que l'on appelait Tess. Elle aussi avait une sœur, une sœur de l'âge de la mienne, c'est-à-dire une fillette de douze ans. Ma sœur tenait des conversations à voix basse avec cette gamine que l'on appelait Jessie. Elles se cachaient dans les coins de porte et quand des matelots ou d'autres hommes passaient, j'entendais qu'elles faisaient semblant de tousser.

Ordinairement, Jessie et ma sœur nous asseyaient, la petite aveugle et moi, contre une pile de bois, le dos tourné à l'eau noire qui clapotait contre la berge.

Tess, très intelligente et très sérieuse pour son âge, me racontait des histoires. Elle parlait toujours des hommes. Elle disait : « C'est beau un homme. C'est gros, c'est

lourd, ça rote pour faire rire les grandes filles. Je sais ce que c'est qu'un homme : c'est tout en culotte de drap et ils ont le nez au milieu du ventre. Quand je serai grande j'irai avec des hommes, comme Jessie et comme Annette. Toi, tu es un « duchter », tu n'es pas comme les hommes d'ici; mais avec mes mains je saurai reconnaître tous les hommes. »

Elle fouillait adroitement sous mes petites jupes : « Toi aussi tu as le nez au milieu du ventre, mais c'est comme un petit rat ».

Je riais d'aise. Alors la petite aveugle tournait tristement vers moi sa jolie tête blonde sans lumière.

— Jessie connaît bien les hommes. Et comme elle leur répond! Elle dit : « Tu « payes... ou un penny sir? », ou encore d'autres mots que je ne connais pas bien, car il faut connaître la langue des hommes. Cette nuit, j'ai rêvé d'un bel homme, caché dans un pudding où l'on jouait de la musique. Il avait les cheveux doux comme une peau de rat. Il était coiffé d'une grande

boîte spongieuse comme un policeman. Ses yeux faisaient deux boules hors de sa tête. Mais ses mains, quelles belles mains! Il n'y a que les mains de belles dans la beauté. Les mains des hommes sont plus belles que celles des femmes et ils sentent une bonne odeur que les femmes ne sentent pas. Un homme beau, comme je l'aimerai, c'est tout en mains et en odeur. » Elle se penchait vers mon visage : « Embrasse-moi ».

Elle passait ses petites mains dans mes cheveux, frottait son nez court contre ma joue : « Tu sens bon », disait-elle ; et elle se pâmait presque.

Quelquefois, la petite aveugle pleurait, et quand elle pleurait, elle trépignait en criant : « C'est trop long! c'est trop long! »

*
* *

Nos deux grandes sœurs nous emmenaient souvent dans Limehouse, pour entendre un étrange musicien que nous appelions le Soldat. C'était un grand gaillard à cheveux longs

Il était coiffé d'une vieille casquette de collège et jouait des airs de la Cité sur un accordéon monté comme un orgue à pédales.

La petite aveugle adorait le musicien. Elle demandait : « Dis-moi, Jessie, dis-moi comment il est... » Mais les grandes sœurs, devenues sérieuses, ne répondaient pas, car la musique mordait leur petit cœur dans leur poitrine plate. Elles nous tiraient, de temps en temps, brusquement par la main pour nous faire taire et elles accompagnaient en sourdine l'air d'amour.

C'est à cette époque que ma sœur, je ne sais par quel prodige, put faire l'emplette du classique tablier blanc et du grand chapeau à hautes plumes des bouquetières-enfants de la ville de Londres.

Elle me parut parfaitement belle, telle que je la vis. Et c'est l'image la plus séduisante que je garde d'elle dans ma mémoire.

Cet embellissement coïncida avec la mort de notre père. Je ne sais pas très bien comment il mourut. Les détails de cet événement se confondent dans mon souvenir avec

les belles journées de soleil où je me laissais vivre de même qu'une jeune bête mal soignée à côté de ma petite copine aux yeux éteints.

Je la respectais infiniment parce qu'elle était aveugle. Elle me paraissait ainsi mystérieuse et, si j'avais eu connaissance du mot, presque divine.

Pourtant, je savais qu'elle ne resterait peut-être pas toute sa vie dans la nuit.

Jessie avait dit à ma sœur, une fois qu'elle avait conduit Tess à l'hôpital : « Ils ont raconté qu'un jour elle verrait peut-être ».

— Pauvre petite ! avait répondu Annette en préparant un bouquet.

Depuis qu'elle vendait des fleurs, Annette paraissait moins vicieuse et plus bourgeoise. Elle ne s'intéressait plus guère aux histoires de rues de Jessie la racoleuse.

Elle la prévenait charitablement et sans bégueulerie des dangers de sa profession. Elle avait l'air de jouer à la marchande qui donne des conseils à une petite cliente enceinte.

Quant à Jessie, c'était un vrai voyou. Elle

dansait en levant sa jupe trouée au-dessus de ses reins avec des attitudes drôles et instinctives de « girl » comme elle en voyait sur les affiches. Cela commençait à chauffer les joues des garçons de quinze ans.

Jessie filait dans la nuit des docks comme une souris blanche. Elle courait déjà à des rendez-vous d'amour. Sa petite sœur grandissait. Je grandissais. Ma sœur devenait par rapport aux autres fillettes de Poplar une vraie lady. Les jours et les nuits commençaient à m'apporter plus de présents que je ne pouvais en retenir. Je m'étais souvent faufilé dans un « boxing » de Commercial Road. Et à dix ans, je savais me servir de « mon droit » et de « mon gauche » comme des deux bielles luisantes d'une jeune machine à frapper.

Un soir, ma sœur ne revint pas à la chambre. Elle avait à cette époque cinq ans de plus que moi. Je ne l'ai plus jamais revue. Quelquefois je pense à elle en voyant une belle dactylographe derrière le vitrage d'une banque dans le Strand.

Et j'aperçois son corps mince devenu la proie des assassins et des dépeçeurs dans un paysage d'imagination conforme aux couleurs de mon enfance.

CHAPITRE II

A partir de mes quinze ans, le monde s'ouvrit pour moi comme un grand magasin de nouveautés. Je concevais ainsi Londres, de même qu'un magasin de nouveautés où l'on achète tout, depuis la layette jusqu'au cercueil.

Dans ce magasin, il y avait les patrons que l'on ne voyait pas, les vendeurs et les vendeuses, et les choses à vendre qui étaient tantôt les patrons, tantôt les vendeurs et vendeuses, tantôt les clients. En se vendant soi-même, on pouvait acheter autre chose de moins usé, de moins dégoûtant ou de plus nouveau que soi-même. Ainsi, la vie prenait un sens agréable et, malgré ma pau-

vreté, je connaissais de bons jours parmi les bons jours permis à mon milieu.

J'étais assez sérieux pour mon âge et, si l'on tient compte de la façon dont j'avais été élevé, cela peut paraître surprenant. Je n'étais pas né esclave, mais je n'étais pas né non plus avec les attributs d'un conquérant. Je savais utiliser chaque chose avec mesure et justice. Cela me permettait d'enfreindre souvent les lois du pays sans en être victime. Car les lois sont faites pour ceux qui n'ont pas de mesure et ne veulent pas apprendre les règles du jeu. J'ai connu quelques camarades qui méprisaient les règles du jeu ou simplement les ignoraient. Sur les uns et les autres, la justice humaine — et celle des femmes — s'est appesantie. Pour moi, j'avais réussi à bien m'équilibrer et, même en rêve, je jouais toujours le jeu dans les règles, c'est-à-dire dans la contrefaçon des règles. J'en aimais les idées fausses et je savais les écouler comme des bonnes. On me rendait, en échange, une monnaie qui avait cours et, d'un jour à

l'autre, ces petits résultats prolongeaient ma vie.

J'aidais à débarquer des marchandises dans les docks. Mon service commençait au Pont de la Tour et se terminait dans un faubourg de Barking, où je buvais facilement avec des matelots provisoirement aisés.

Je connus ainsi Thomas Gruis, d'Amsterdam, Harry Samuel, un capitaine juif de New-York, Léon Cruchet, le Nantais, qui commandait un petit cargo chargé de fraises bretonnes, Ned O'Neil, soigneur de Battling Lion, un petit gars de Whitechapel dont les parents vendaient des coupons de molleton pour confectionner des blazers.

Mes copines étaient Jessie que j'avais eue, un soir, derrière des bois de Norvège, la petite aveugle de mon âge, que j'aimais bien, mais qui ne m'excitait guère, Fernande la Marseillaise, les sœurs Jacob qui ne rentraient à Limehouse que pour se coucher, et presque toutes les coquines de Pennyfields, des coquines à tête de clown,

sans fard, des innocentes imbibées d'alcool, les anges spongieux de nos joies nocturnes.

Je connaissais des bouges que la police ne connaissait pas, mais que des gens « très chics » connaissaient. J'ai connu Fou, le petit Chinois d'Alice Brown, celui qui vendait de la poudre blanche. Avant son arrestation, il m'avait fait peindre son cercueil. Car, à peindre des lettres au pochoir sur les toiles et les caisses des Victoria et Surrey Docks, j'étais devenu un artiste, capable de peindre des cercueils en rouge, noir et or, et des femmes nues sur des cartes de bristol. Les matelots m'achetaient ces cartes.

Je buvais beaucoup, parce que la boisson suppléait facilement à tout ce qui me manquait, c'est-à-dire : une femme n'ayant jamais bu de gin, un ascenseur, une auto, des complets dans le genre de ceux que portaient les types du Strand quand ils vont tirer le « bout de bois » le dimanche à Mortlake, sans compter de nombreux et cætera...

Ma petite copine Tess accompagnait sa

sœur dans la rue. Parfaitement jumelées, elles connaissaient le code de la rue et l'art d'entôler les matelots soûls qui rentraient la nuit à leur hôtel.

Les yeux de la petite aveugle recevaient la lumière douce de sa pensée. La lumière était à l'intérieur, mais les yeux bien clos ne la laissaient pas passer. Quand elle parlait, un peu de lumière se glissait entre ses lèvres et son sourire éclairait l'ombre où elle vivait, en professionnelle, petite pieuvre délicate et rusée.

A quinze ans, et aussi mal vêtue qu'une jeune fille peut l'être, Tess portait sur des épaules frêles de martyre une jolie tête ronde d'une blancheur étonnante. Elle était blanche, d'un blanc livide comme toutes les créatures de la nuit et de l'ombre plus opaque que la nuit. Elle dormait dans une cave et se donnait sous des portes. Bien qu'elle fût aveugle, elle ne pouvait supporter le jour. Elle ne sortait qu'au crépuscule du soir avec sa sœur Jessie, pour aller chercher de l'ale au « pub » le plus proche.

Jessie et sa sœur ne portaient jamais de pantalons et, quand elles étaient soûles, c'était les policemen qui venaient les redresser le long d'un mur en rigolant.

Souvent, avec mes amis, j'accompagnais Jessie et Tess jusqu'à Commercial Road, dès dix heures du soir. Nous marchions en bande, nonchalamment, les deux jeunes filles au milieu de nous. La lumière mauve des lampes électriques, suspendues haut, nous plongeait dans un bain de clarté blafarde qui nous rongeait les traits comme une photographie retouchée. Nous allions boire un verre avant de nous quitter. Quelquefois on rencontrait des soldats de la Garde irlandaise : des pecquenauds tirés à quatre épingles dans leurs longues capotes d'un gris violacé.

Toujours l'un de nous leur disait : « Alors, vous êtes contents comme cela ? » Et les soldats répondaient : « Vous parlez de ce qu'on mange comme viande ».

Mais à la manière dont nous tapions nos cigarettes sur le bord du comptoir pour les

assouplir, ils voyaient bien que nous leur étions supérieurs. Un des nôtres, qui touchait de l'argent du roi, en qualité de sans-travail, leur payait de la bière, parce qu'il était Irlandais et qu'il aimait suivre à Buckingham la parade du régiment de grenadiers de son pays.

Dans ce milieu candide et dépravé, l'alcool apportait la lumière divine, rose et bleue, des vitraux d'église. Les filles de la rue se courbaient sous la flamme du punch, rose et bleue. Vêtues de leurs tabliers blancs, elles ressemblaient aux enfants de chœur du brouillard.

Jessie et sa sœur semblaient véritablement nimbées d'une auréole de stupidité presque miraculeuse, quand elles avaient bu. Elles n'appartenaient plus à la terre, se troussaient sans honte, comme font les tout petits enfants pour se gratter la taille. Quelquefois, je rencontrais Jessie quand elle déambulait dans la nuit. Elle parlait toute seule en marchant et en ramenant son fichu sur sa poitrine étroite. Elle marmonnait comme un prêtre.

Je ne pus jamais comprendre ce qu'elle disait. D'autres filles se détournaient d'elle en murmurant, elles aussi, des paroles confuses. Quand elles rentraient dans la lumière des lampes froides, elles sursautaient et tournaient la tête d'un air effaré. Mais il n'y avait rien dans la rue, rien que la lumière mauve, cruelle comme le vide.

Parfois, un ivrogne entrait en dansant comme une mouche dans le cercle éclairé. Alors, deux ou trois filles de la nuit fonçaient de l'ombre sur cette proie déjà disloquée. Elles l'entraînaient, complices, dans un coin, bientôt peuplé de gémissements doux qui rampaient comme des larves ignobles.

Puis la statue sombre d'un policeman géant surgissait d'un morceau de nuit assez propre. Le policeman pénétrait dans la lumière et déchirait le film. Il ne restait plus dans la nuit qu'un grand accroc plein de clarté et qui ronronnait et sifflotait doucement, comme toutes les lumières publiques et municipales.

*
* *

Entre Poplar et Barking, j'ai connu des matelots, des hommes qui avaient failli devenir des matelots, d'autres qui avaient voulu devenir des matelots, et certains que ce métier dégoûtait.

Pour ma part, je ne remarquais pas spécialement le pittoresque que les matelots apportaient avec eux parmi les autres hommes. J'en connaissais trop autour de moi. Ceux que je voyais jouaient de l'accordéon et brutalisaient les filles. Il y en avait qui étaient mariés et qui raisonnaient comme des ouvriers d'usine. Très peu savaient chanter. Ils savaient surtout boire, ressasser leurs misères, vitupérer leur chef et se cogner durement et silencieusement dans l'arrière-salle des « pubs » d'apparence tranquille.

En général, la présence d'une femme les désarmait. Ils ne savaient pas défendre l'argent durement gagné dans la chaufferie ou sur le pont des cargos. Ils aimaient à

étaler ce qu'ils avaient dans leur poche. Quand ils tiraient leur mouchoir, leurs coupures et leur monnaie s'éparpillaient sur le sol. Les filles plongeaient pour les ramasser en prononçant les mots bêtes qu'il fallait dire. Toutes, la petite Tess exceptée, parlaient bêtement. Elles n'employaient que des phrases toutes faites qui s'appliquaient aux divers actes de leur profession. Ainsi, elles perdaient toute personnalité, en répétant les mêmes expressions. Elles ne se servaient que de mots brevetés et garantis pour exprimer l'amour, l'argent, le boire, le manger, le dormir et la police. En dehors de ces nécessités elles n'avaient plus besoin de parler, et elles ne parlaient pas. Ces femmes réalisaient confusément le mystère de la vie, et de leur vie tout spécialement, par d'affreux rires ou par des sanglots qui n'émouvaient personne.

En général elles savaient s'adapter professionnellement aux tendresses de leur clientèle. Elles se montraient fières des rugueuses disciplines de leur métier et savaient se cha-

mailler entre elles pour des questions qui auraient dû, normalement, n'intéresser qu'un maître d'équipage.

Les matelots n'essayaient pas de pénétrer plus avant dans l'existence des filles de la Tamise. Ils les possédaient mal, souvent sans plaisir. Et le lendemain ils confondaient les caresses de la femme et les coups de la dernière rixe. Les hommes de la mer ne savaient même pas si ces femmes, très jeunes pour la plupart, pouvaient procréer.

Une nuit je pus admirer à mon aise le visage hébété d'un vieux matelot, à qui sa compagne avait dit sa crainte d'avoir un gosse. L'homme parut faire un effort considérable pour s'assimiler cette supposition. A coup sûr, cela devait lui paraître surnaturel, monstrueux, et comme la conséquence perverse d'une bestialité terrifiante.

*
* *

Ma gentille petite aveugle ne ressemblait pas à ses compagnes. Elle était douce,

minaudière et connaissait plus de sept cents mots, qu'elle dénaturait délicieusement. Comme je dessinais, elle composait des chansons qu'elle me chantait quelquefois. Je me souviens de celle-ci, parmi beaucoup d'autres. Tess la chantait, assise sur son lit les mains à plat sur les genoux et la tête baissée. Je ne voyais que ses cheveux blonds presque blancs. Sa voix était nasillarde et fluide comme l'eau sauvage. Voici, à peu près, cette chanson que des filles apprirent par la suite et que l'on chanta en 192... dans les bars obscurs de Limehouse :

Un rat est venu dans ma chambre.
Il a rongé la chandelle.
Il a fait trembler la table branlante,
Et renversé le pot à bière.
Je l'ai pris dans mes bras blancs.
Il était chaud comme un enfant.
Je l'ai bercé tendrement
Et je lui chantais doucement :
« Dors mon rat, mon petit flic, mon petit agent
« Oh ! ne m'arrête pas ce soir, sous la lune.
« Ferme les yeux quand je serai là avec mon amant. »

Telle était la qualité, à la fois plaintive et mystique, de Tess, l'aveugle.

Son opinion sur la beauté des hommes n'avait point changé. Elle les aimait comme elle les avait aimés quand elle était petite fille. C'était peut-être la seule femme de Limehouse physiquement amoureuse, et elle ne cessait de dire : « Les hommes sont si beaux, si forts, si lourds. Leurs mains sont des bêtes à part et ils sentent l'odeur d'un alcool que je n'ai jamais bu. »

Quelquefois Tess ne possédait qu'une chemise. Souvent elle se mettait nue devant moi pour la laver. Je regardais sa croupe ronde se mouvoir dans la demi-obscurité, une croupe rose, étroite et parfaitement patricienne. Je ne désirais pas Tess, parce qu'elle me rappelait la misère, et que je la savais mal nourrie. Toutefois, je ne manquais pas de la trouver jolie dans l'ombre. Cependant, quand Tess me tâtait la figure de ses mains diligentes, je fronçais le nez et recroquevillais mes doigts de pied dans mes souliers.

— Tu es un homme, me disait Tess.

— J'ai seize ans.

— J'ai seize ans, comme toi. Tu es déjà lourd.

Elle me prenait à pleins bras et cherchait à me soulever.

— Et tu sens l'alcool secret.

Parfois elle pensait profondément, et m'interrogeait ensuite.

— Un homme, ce n'est peut-être pas ce que j'imagine. Ce qui est lourd c'est peut-être ce que vous gardez dans vos poches? Je voudrais pourtant savoir si je me suis trompée.

Je lui répondais :

— Un jour tu verras la lumière, Tess. Les médecins te l'ont dit, tu sais bien que je n'invente pas. Tu verras le soleil, les maisons de Limehouse, la Tamise, les docks, les bateaux... tu verras tout.

— Je verrai les hommes, affirmait Tess en frappant sa main sur sa cuisse, et tu me conduiras à Hyde Park où, dit-on, il y a des hommes si beaux, si lourds et si parfumés, que leurs petits enfants sont des dieux.

CHAPITRE III

Je venais d'atteindre dix-neuf ans. J'étais court, trapu et solide comme un bulldog. Dans Poplar, on m'appelait le « peintre » ou le « dessinateur », car maintenant je savais composer des images. Au début, je dessinais des cartes postales que je coloriais avec des crayons de couleur. Ce divertissement me plaisait, mais je ne pensais pas qu'il pût être dans l'avenir une manière de profession pour moi. Je suis devenu peintre, sans trop le savoir, un peu parce que le peuple des filles, des marlous et des matelots de Limehouse en fit naître le goût en me donnant un sobriquet. A force de m'entendre appeler « le peintre » j'en connus le

destin. Je peignais de préférence les choses que je ne voyais pas : c'est-à-dire ma sœur vêtue comme une joueuse de tennis dans un jardin plein de roses. Je peignais cela sur des planches de caisses d'emballage, avec du rouge et du noir que je me procurais à bord des cargos au radoub.

Il n'y a pas si longtemps qu'un marchand de tableaux de Paris m'a donné la consécration que je n'espérais pas. On me connaît à Berlin et à New-York. Tout cela fait que je suis très surpris quand je tire les rideaux de mon atelier et que je commence une vraie journée de peintre, devant un chevalet à manivelle et plus de cinquante tubes de couleur dodus comme des poupons. Maintenant je peins des matelots et des filles. C'est-à-dire que je mets avec fougue de la couleur sur chaque pellicule qui compose le film de ma vie. J'ai rencontré à Paris des filles comme celles de Poplar, mais, à Paris, elles ont atteint les plus hauts degrés de l'échelle. Elles connaissent plus de mots, boivent moins, s'habillent mieux, mais l'alcool ne

leur donne point les yeux lumineux des bêtes dans la nuit de l'étable.

Je vis à Paris dans un atelier clair. J'ai une amie très gaie. Et tout cela est fade comme le pain sans sel. Il faut pour bien mâcher ce bonheur, pour lequel je n'étais guère préparé, que je le mêle au sel amer de mon enfance et de ma jeunesse, au milieu du royaume de la misère, avec ses rois, ses princes et ses princesses. J'habite, en ce moment, derrière le cimetière du Père-Lachaise, qui me rappelle singulièrement Rome, avec ses monuments et ses fleurs. Autour de moi vivent des hommes qui viennent d'un peu partout et qui, comme moi, ont les traits du visage profondément marqués. Ces hommes, pour la plupart, sont devenus d'autres hommes sans le savoir. Quelques-uns vivent avec des Françaises. Ceux qui vivent avec des femmes de Paris ont l'air de ne plus rien espérer. Parmi ces hommes, je retrouve un peu le parfum de la misère, dont j'ai quelquefois le souvenir, à certaines aubes.

Je suis venu à Paris, il n'y a pas si longtemps, et c'est depuis la guerre que je peux manger, boire et dormir sans m'en apercevoir.

A dix-neuf ans, je vivais donc à Poplar, comme je l'ai dit. Je n'avais pas changé de quartier. Je bricolais, et parce que j'étais né prince, je faisais figure de prince à Poplar, à Limehouse, à Shadwell, et à Whitechapel, où je fréquentais des petits boxeurs juifs qui enduisaient leurs cheveux noirs de cosmétique afin de les empêcher de friser. Avoir des cheveux plats et lisses, telle était leur ambition. Ils y réussissaient et fréquentaient des poules assez chic, des poules de Soho.

J'habitais dans Pennyfields, à côté d'un restaurant chinois, une maison en briques. J'occupais une chambre au premier étage. Le rez-de-chaussée servait de logement à Jessie et à sa sœur Tess, qui, toujours aveugle, devenait une réelle créature angélique. Elle buvait tant, cette petite, que certains beaux soirs, quand le ciel de la rue était relativement léger et pur, le gin

semblait lui sortir des lèvres en vapeurs bleues. C'était comme une écharpe infiniment ténue autour de sa tête blonde. Quand Jessie et sa sœur, et un homme qu'on appelait comme moi encore le « duchter », buvaient dans la salle du rez-de-chaussée, l'odeur de l'alcol s'enroulait dans l'escalier de bois et pénétrait dans ma chambre sous la porte fermée.

J'entendais mes petites voisines rire et célébrer l'orgie. Des mots lourds accompagnaient les premiers jeux. Elles chantaient, et l'homme également, n'importe quoi : des romances, des cantiques et des fox-trots.

A mon étage, je me morfondais de les entendre rire et chanter. Je savais déjà qu'un jour je m'échapperais de cette boue grouillante de vie et que je donnerais à mon existence un sens plus conforme à mes goûts. Je regrettais, toutefois, de ne pouvoir élever vers cet idéal la petite Tess. Hélas! elle était retenue à la boue de Limehouse par des pieds de plomb. Il fallait donc qu'il en fût ainsi.

Avec quelques compagnons d'adolescence et d'autres compères nouvellement venus dans notre décor, nous avions fondé une association assez séduisante — maintenant que j'en suis définitivement éloigné — que nous appelâmes « Le Club de la Rose des Vents ». Le « Club » se composait d'une trentaine de membres choisis par moi et par un jeune homme boiteux qui était garçon de comptoir dans un dancing de l'Isle of dogs.

Ce jeune homme s'appelait Stephen le Clyfaker, c'est-à-dire Stephen le Pickpocket. Son surnom devait être un hommage à sa profession. Il parlait peu de ses affaires et tout de suite il me parut agréable à fréquenter parce qu'il écrivait et qu'il lisait. Il avait lu des tas de livres dont je ne soupçonnais même pas la présence et l'intérêt dans le monde. Ce Stephen me donna le goût de la lecture et lorsque j'eus en main la clef de mon destin que j'avais trouvée dans un roman de Thomas Hardy, il me sembla que la misère n'était qu'un voile sordide qui me

cachait provisoirement à tous et à moi-même. Grâce aux livres que me prêta Stephen le Clyfaker (je préfère ce mot du langage des voleurs), je pris connaissance et du voile qui me recouvrait et de la manière de le déchirer quand la chance se présenta.

A côté de Stephen, se rangèrent quelques types déguenillés qui se dirigeaient vers nous comme vers quelque chose de mieux dans la vie, avec des possibilités de réalisation adaptées à leur fortune. L'un d'eux exerçait l'emploi de commis dans une boucherie « kasher ». Sa tête frisée et exsangue, ses mains en chair à saucisse lui donnaient une allure criminelle et timide. Nous l'appelions Jack l'Éventreur. Au demeurant, il ne désirait qu'une chose, l'amour de Jessie. En dehors de cet idéal, sa présence dans notre club s'expliquait par son habileté à jouer des airs de danse sur un petit accordéon hexagonal. Mais le plus typique parmi ces compagnons de club, c'était George Stuart, que nous appelions le « Gai Lothario ». Celui-là maquillait les cartes et faisait

le book sur les champs de course; il habitait Oxborn, assez loin. Sa mise relativement soignée et ses succès parmi les femmes molles de notre milieu lui valaient une réputation qui nous diminuait. Je n'aimais pas beaucoup le « Gai Lothario », mais je savais qu'à l'aide d'un complet d'occasion, acheté dans le petit Ghetto, je triompherais de lui devant tous, surtout devant les femmes de la lumière mauve.

D'autres encore, qui se confondent avec des souvenirs régimentaires, se coagulaient autour de nous. Une femme, une seule femme, assistait parfois à nos séances : la petite Tess de Limehouse. Elle écoutait bien sagement. On lui disait :

— Tess, veux-tu boire ceci?... Tess, veux-tu boire dans mon verre?... Laissez une place devant le feu pour la petite Tess... Tess, veux-tu que je te baise les lèvres ?

Et Tess se casait près du feu, et répondait :

— Laissez-moi vous reconnaître.

Alors elle promenait ses doigts sur nos

visages en chantonnant : « Oh! hommes, oh! beaux jeunes hommes!... Voici le Gai Lothario, et Stephen, et Billy, et Jack le Meurtrier... Je vous reconnais tous. »

Tess devenait d'une habileté extraordinaire dans cet exercice. Elle promenait ses mains sur la figure de son client et l'interpellait joyeusement : « Vous êtes un homme de couleur ! »

Elle reconnaissait les étrangers de race blanche qui, pour elle comme pour toutes les filles du quartier, s'appelaient des « dutchers ».

A l'époque où notre club s'épanouissait en toute liberté, j'avais déjà lu tous les livres que m'avait prêtés Stephen. Je les assimilais assez bizarrement, en tentant toujours de combiner l'émotion ou la force que je leur empruntais, avec les actes quotidiens de ma vie.

Toute idée littéraire devait me fournir une équivalence pratique. C'est par la littérature que j'appris à me méfier de la mort violente et la crainte d'être pendu me con-

vertit aux règles du jeu en usage dans la société. Je résolus d'essayer de ne plus tricher.

La littérature me révéla également la lubricité et la confiance dans ma force physique. Je sus caresser mes amies au delà des possibilités que leur avaient fait entrevoir d'autres hommes. Et je sus que l'intelligence sans la force était comparable à un billet de banque sans signature.

Le but de l'association des Compagnons de la Rose des Vents fut, tout d'abord, l'utilisation économique d'un feu commun, d'un éclairage commun, afin de boire, fumer et parler.

Nous résolûmes ensuite de donner une constitution à cette société candide et perverse dont nous représentions encore l'aristocratie. Telle fut l'influence d'un drame de Shakespeare, lu à haute voix par moi, devant tous, sur notre humeur fantaisiste et facilement excitable.

Pour commencer, nous décidâmes d'organiser une sorte de tribunal secret afin de

juger les erreurs commises par les gens de notre milieu. Nous désirions les juger selon les lois de la pègre, c'est-à-dire des lois qu'ils pouvaient comprendre. Nous fondâmes ensuite une sorte de société de relèvement de l'enfance, afin de soustraire les menues fillettes aux exigences cruelles d'un semblant de prostitution.

Ce fut notre malheur. Les fillettes nous jetèrent des cailloux et ameutèrent contre nous une population de mégères en furie. Il en sortait de toutes les portes, comme les rats sortent de leur trou pour aller danser sur les quais déserts.

Le jeune boucher juif, Jack l'Éventreur, fut à moitié assommé. Une ronde de quatre policemen le ramassa évanoui et l'amena vers une nouvelle vie dont nous ne sûmes plus rien.

Le club des Compagnons de la Rose des Vents flotta quelques jours comme une barque désemparée. Puis il y eut une sorte de remous et chacun partit à l'aventure selon le sens symbolique de cette rose qui

nous avait groupés. Stephen suivit un sergent du roi, à la pinte facile, et devint artilleur à Dublin. Le Gai Lothario s'embarqua comme écrivain sur un cargo argentin, chargé de viande de conserve. Les autres s'éparpillèrent également. L'armée en prit quelques-uns et la police quelques autres. Pour moi, je restai seul, à côté de Tess et de mes pots de couleurs desséchées.

La période de grande mélancolie qui me domina après la dissolution du club ne fut pas de longue durée. J'avais appris à connaître la chair des filles et je me divertissais de cette manière qui me paraissait encore parmi les moins coûteuses.

Toutes ces prostituées soumises à des brutalités sans nom rougissaient pudiquement lorsqu'on se montraït pour elles un amant assez habile. Elles craignaient d'être nues devant des yeux épris et quand leur chair secrète s'émouvait, elles devenaient honteuses, sans pouvoir préciser pourquoi.

Je connaissais la petite Tess; je fus bien des fois son amant. Celle-là comprenait le

pouvoir surhumain de la volupté physique et cérébrale. Je l'aimais beaucoup, sans pour cela m'attacher étroitement à son existence.

Il me fallait bricoler pour vivre. Je peignais toujours des lettres au pochoir sur les caisses et les toiles d'emballage. Je peignis aussi quelques enseignes pour des « pub ». L'une d'elles eut beaucoup de succès. Elle représentait un marinier de la Tamise qui fumait sa pipe, le dos appuyé contre un palmier que j'avais dessiné d'après une étiquette à bagage d'un hôtel du Caire.

En échange de cette peinture, je fus nourri et imbibé d'ale pendant un mois. Cette œuvre donna l'idée à un receleur de Lion-Gate de placer un signe de ralliement sur son échoppe. Il me donna, pour cette peinture qui représentait le lion Britannique, un complet marron, une casquette, trois chemises à carreaux bleus et une paire de souliers jaunes, un peu défraîchis. Je faillis devenir fou de joie en emportant mon bien, Toute ma raison était dispersée. Des joies secrètes, que je ne connaissais point, bour-

donnaient en moi. Il me semble bien que je dus m'envoler avec mon gros paquet enveloppé de papier gris afin de pénétrer chez moi par la fenêtre. Je revêtis, sans perdre une minute, ce magnifique costume de drap marron. Je chaussai les souliers. Mes mains malhabiles me servaient mal. Je n'avais jamais éprouvé de ma vie une telle joie, une joie aussi pure, aussi moléculaire.

Aujourd'hui encore, je crois que pour un homme, qui n'a pas dépassé quarante ans, le plus doux des plaisirs est de revêtir un costume qui plaît. Un costume neuf apporte avec soi une vie nouvelle, comme neuve elle aussi, une vie pleine d'intérêt immédiat et de satisfactions à la fois littéraires, sensuelles, anecdotiques, sociales et personnelles. Tous ceux qui me virent, ce soir-là, ne me reconnurent d'abord point et, peu à peu, furent touchés par la force irrésistible qui rayonnait d'un complet à peu près propre. J'étais transformé, et ce qui valait encore mieux, je sentais que j'étais séduisant et que rien au monde ne pourrait empêcher

l'immense force qui tourbillonnait en moi de me conduire vers un destin supérieur aux destinées les plus fameuses du quartier. Tess, la première, passa les mains sur les revers de mon veston : « Oh, tu es un bel homme, mon chéri. Ainsi les lords doivent apparaître la nuit dans les jardins parfumés de la béatitude et de la vertu... » Elle répétait au hasard, des phrases qui lui avaient paru touchantes quand je lui lisais des histoires.

— Et alors tu vas partir?

— Ma foi non, Tess.

— Alors emmène-moi avec toi, dans la rue des Docks de l'Ouest, sous la lumière des lampes électriques.

Je la pris par le bras. Bientôt la lueur mauve nous enveloppa de plaisir. Tess ne cessait de répéter : « On nous voit? »

CHAPITRE IV

Ma jeune amie devenait vraiment la princesse des Docks. Des gens venaient la voir de très loin, de Mayfair et de France. Son renom s'étendait jusqu'aux pays du sud de l'Amérique. Des capitaines, bien rasés et habillés à la dernière mode, colportaient sa gloire dans les bars de Buenos-Ayres. Un capitaine argentin lui écrivit des vers sur une carte postale timbrée de Santander :

Tess, tu es l'Amphitrite aux yeux clos de la marine marchande,
Tu prends à l'abordage les cargos enchaînés à ton cœur.
Avec les blanchisseuses, tu furettes à l'arrière.
Les officiers et le steward te donnent des sous.
Ah Tess ! Amphitrite, à l'abri dans les Docks du Surrey,
Les feux verts de tes yeux éteints sur l'eau épaisse,
Écoute la chanson du gaucho.

Ce fut Jessie qui lui lut ce petit poème bienveillant en l'accompagnant de commentaires assez ironiques.

Tess était devenue toute pâle. Elle prit la carte postale des mains de sa sœur et me la tendit.

— Lis, je veux entendre encore cette chanson faite pour moi.

Je relus le poème du gaucho.

Tess entra en extase, silencieusement. Elle prit sa tête encore plus pâle, dans ses mains, pour mieux regarder en elle-même.

— C'est un homme qui a écrit cela. Un homme plus beau que les plus beaux mots de cette chanson. — Elle fit une grimace de plaisir assez enfantine. — Un homme lourd, avec des mains instruites, vives et robustes comme des machines. Il faut donc que je sois condamnée à ne voir les hommes qu'avec mes mains, toujours trop éloignées de moi.

— Mais tu verras le soleil, et tu verras les beaux hommes sous la lumière du soleil ! répondîmes-nous en chœur, à la plainte de la jeune fille.

— Il est pourtant vrai que le médecin nous a encore dit que tu pourrais voir un jour, fit Jessie.

— Il existe des choses plus extraordinaires, dit Annah Coock. On m'a raconté qu'une fois...

Elle essaya de raconter l'histoire à son tour, ne put y parvenir et se tut en ricanant toute seule.

En réalité, nous étions bien convaincus que Tess n'apercevrait jamais le ciel et ces « beaux hommes » qu'elle adorait avec une frénésie de tuberculeuse. Cette ardeur amoureuse lui attirait une clientèle sélectionnée. Tess était propre, elle ne fréquentait ni les Chinois, ni les Noirs. Elle s'accouplait avec des matelots de race blanche, qui ne la brutalisaient jamais parce qu'ils avaient le respect craintif de ses yeux morts.

J'ai dessiné de mémoire plusieurs croquis où j'ai essayé de faire revivre la silhouette fragile de ma petite copine. Je n'ai jamais pu réussir à la situer dans la lueur lumineuse qui rayonnait d'elle. Ce n'était pas une sainte, oh

non ! Elle n'éveillait aucune idée de sacrifice, mais plutôt une sorte de pureté enfantine dans la débauche. On lui pardonnait tout à condition qu'elle fût là, innocente et mystérieuse, irresponsable ainsi qu'une fleur pâle et fluette.

Comme les petits enfants, elle adorait les ivrognes. Elle se montrait pour eux d'une patience inlassable.

Quelquefois, en pénétrant dans le bar de John Merry, j'apercevais Tess assise sur les genoux d'un navigateur sérieusement ivre.

Tess, penchée maternellement sur son visage, écoutait en souriant les propos pénibles et souvent sentencieux de l'ivrogne.

— Que dites-vous, mon chéri ?

— Ch'pas un dam... néchien.

— Un quoi ?

— Dam' néchien.

— Oh ! un damné chien ! Non, vous n'êtes pas un damné chien. Oh, non ! Vous êtes un bel homme... un très bel homme. Quel est votre petit nom, mon chéri ?

— Yes'm.

— Est-il insupportable ! C'est votre nom que je demande, votre tout petit nom... pour moi seule.

— Mat... Mathieu.

— C'est Mathieu ?...

— Yes'm.

Et la conversation se poursuivait ainsi jusqu'au moment où le matelot, tant bien que mal dressé sur ses deux jambes, se décidait à accompagner Tess, de chute en chute.

J'ai vécu, toute ma jeunesse, devant ces tristes et séduisants docks, au bord de la Tamise et sous le ciel aux mille fumées de Shadwell. Le contact des femmes ne me débilitait pas. Les filles publiques de Londres, imbibées d'alcool comme des mèches de lampe, ne savent pas créer cette extraordinaire atmosphère de débauche conquérante que l'on trouve ailleurs. A quel règne de la nature appartiennent ces créatures à la chair de champignons de couche ? Elles possèdent la cruauté innocente et les ruses molles des poissons d'abysses. Autour de leur corps, un mystère affreux s'enroule et il faut remonter

à plus de cinquante ans en arrière dans la vie des docks de Londres pour retrouver l'épanouissement coloré de leur force insolente.

La police a coupé les plus belles roses d'un arbre dont toute la sève se perd dans le sol et ne donne plus de fleurs. L'assassinat est refoulé à coups de trique au fond de la gueule des assassins. Le sang ne coule que lorsque l'amour s'en mêle et les pauvres filles grelottantes craignent plus le vent de la mer du Nord que le petit appel timide de Jack l'Éventreur.

Mais, sous cette haute terreur qui fait courber les épaules des hooligans, l'instinct refoulé du crime erre dans les rues, comme un petit monstre pleurnichard. C'est ce malingre fantôme gorgé de sang humain que les filles soûles de Poplar entrevoient entre deux éblouissements de gin ; c'est lui qui les fait courir au milieu des larges chaussées comme des feuilles balayées par le vent. Le sang qui n'est pas répandu est ici aussi terrifiant que le filet de sang rouge qui coule sous une porte entr'ouverte dans une rue, à l'aube.

*
* *

Pour avoir aperçu, autrefois, ma mère étrangement nue dans l'ombre brune d'un taudis, je devais porter en moi un goût très vif pour le mystère qui ne m'apparentait pas à ceux de ma race.

J'aime à peupler l'ombre de larves imaginaires. Une tache un peu claire dans un coin sombre, et c'est pour moi un peu de la nudité d'une victime quelconque. Les gens renseignés disent : « Ce n'est pas ce que vous pensez, c'est un arrosoir qu'on a oublié dans un coin. » C'est peut-être un arrosoir, mais à ignorance égale, je préfère peupler l'ombre de victimes.

Quand le grand événement qui remua notre petit royaume se produisit, je travaillais dans mes dessins à peupler l'ombre d'apparences incongrues. Je buvais beaucoup, non pour aider à ma vision du cauchemar, mais simplement parce que je m'ennuyais en compagnie de quelques chenapans désœuvrés.

Ma petite aveugle se plaignait toujours de la tête. Elle se tenait le front à deux mains et gémissait discrètement.

— C'est bon signe, lui disait Jessie pour la consoler.

Je me contentais de hausser les épaules. A mon avis, il était criminel de leurrer cette jeune fille. Elle devait vivre dans le monde de la nuit, en un paysage imaginaire que je ne pouvais pas reconstituer.

Souvent je demandais à Tess : « Comment vois-tu une rue, une maison, la foule... l'eau de la Tamise... et les bateaux dont tu entends l'appel ? »

Elle me répondait : « Voilà : c'est comme un son de cloche au milieu d'une odeur d'homme en boule. »

— Tu dois avoir raison, Tess.

Un soir fameux, j'emmenai Tess avec moi. Je devais la conduire au dancing de l'Ile des Chiens. Elle s'aidait de mon bras et respirait avec ostentation la fumée d'un cigare qu'elle m'avait offert.

Dans les rues très éclairées, des matelots

de la marine royale erraient par groupe et causaient familièrement avec des fillettes déjà éprises des éléments les plus humbles de la grande flotte.

Tess humait l'odeur des matelots. Elle était ravie, battait des mains et ne cessait de répéter : « Les beaux matelots sont dans leur navire de velours noir ! »

Elle s'exaltait sur son mode familier : « Oh hommes ! hommes !.... » Elle chercha autour d'elle un mot précieux. « Je vous adore », dit-elle. Mais ce mot n'était pas celui qu'elle cherchait.

Je la tenais par la main comme une petite fille et nous marchions à menus pas. Il pouvait être onze heures du soir et les passants devenaient plus rares dans les rues. Nous traversions Pennyfields où les Chinois, en complet gris de confection, fêtaient des compatriotes, soutiers à bord d'un cargo allemand qui venait d'entrer dans les Docks.

Tess les reconnut à l'odeur : « Ils sont au moins cinquante », fit-elle.

A la porte du « pub », où nous allions

pour faire la fête avec des capitaines de commerce, se tenaient deux ou trois filles, les femmes de nos compagnons : Cécil, Per Niels, le Norvégien et Dick, un ancien matelot du corps des pompiers de Londres, renvoyé pour ivrognerie, je crois. Trois hommes, trois femmes. Tess et moi nous nous joignîmes à leur groupe et nous attendîmes Jessie avant d'entrer dans le « pub ».

Elle vint en coup de vent. Nous la vîmes se détacher de la porte d'un hôtel et tourbillonner vers nous, en nous montrant une coupure d'une livre.

Elle était déjà sous l'influence de l'alcool et dansait sottement devant nous comme un jouet mécanique un peu détraqué.

Per la prit par le bras et l'arrêta net.

— Tu m'as cassé le bras, salaud! hurla Jessie.

— Console-la, me dit Cécil, car elle est capable de ne plus vouloir payer sa tournée.

— Vous me dégoûtez, répondis-je, sans trop savoir pourquoi. Je ne comprenais pas moi-même que cette mauvaise humeur

m'indiquait la nouvelle route choisie par le destin.

Jessie se consola, d'ailleurs, toute seule. Poussant les dames devant nous, nous nous dirigeâmes vers la porte du sinistre plaisir.

Nous allions entrer, quand Tess me prit par le bras, et jeta un cri rauque. Elle leva vers mon visage des yeux égarés. Alors j'aperçus dans ses yeux bleus la lumière merveilleuse de la vue.

— Tu vois, Tess, regarde-moi bien, tu vois... Tess voit clair !

Je criais comme un insensé.

Nos compagnons et nos compagnes formaient un groupe autour de nous. Tess, les mains nouées sur sa poitrine, regardait intensément la réalité de la rue, et celle de nos visages.

Elle s'approcha de moi, et, ainsi qu'elle avait coutume de le faire quand elle était aveugle, elle promena ses mains sur ma figure.

Elle en fit autant à Per et à Cécil.

Et, soudain, elle éclata en sanglots : « Mon

Dieu ! Mon Dieu ! Voilà donc les hommes et le visage de ces hommes ! Ah, quelle affreuse douleur !

J'essayai de la calmer.

Elle me repoussait doucement et pleurait toujours.

Je regardai à mon tour le visage de mes camarades de Limehouse et je compris que la déception de Tess devait être trop grande pour que je pusse trouver les paroles de consolation.

— Quelle vache ! criait Jessie. Elle voit clair et la voilà qui pleure.

— Il ne faut pas rester ici, Tess, rentre chez toi. Tu vas dormir et demain tu regarderas les choses de la vie : nous et les maisons de la rue.

Per ricana en examinant le visage de Cécil avec une attention ironique : « Aussi avec une gueule comme la tienne, tu lui as fait peur. »

—Ah, dit Tess, maintenant que je vois clair, je ne retrouve plus ma route.

Je la conduisis dans sa rue et dans sa maison.

Comme elle allait fermer la porte, je voulus la baiser aux lèvres amoureusement.

Elle détourna la tête, doucement et dit : « Il fallait donc que tu sois ainsi... »

Elle pleurait toujours, la figure enfouie dans son tablier.

CHAPITRE V

Nos visages marqués par la misère produisirent ce miracle.

Tess abandonna sa chambre et tous les accessoires diaboliques de sa jeunesse.

Elle travaille maintenant dans une usine de Putney. Elle porte un fichu croisé sur ses épaules. Pour se rendre à son travail, elle file le long des murs, telle une belette. Elle est grise comme les murs et comme le travail mal rétribué.

Le jour de repos, elle reste chez elle. Son ménage ne lui prend guère de temps. Quand tout est en ordre, elle s'allonge sur son lit et ferme les yeux.

Pour vivre, peut-être, une existence

incompréhensible, au milieu des odeurs et des sons, où les hommes naissent, tournent et s'éteignent de même que des lumières.

Londres, 1925.

LES FEUX DU « BATAVIA »

CHAPITRE PREMIER

Je m'arrêtai sous un arbre au bord de la route qui va de Sézanne à la Ferté-Gaucher. Tout en roulant une cigarette, j'admirais la belle ordonnance des plaines de la Brie, la pureté du ciel, la solidité du sol, l'élégance des arbres, que sais-je? J'étais bien, en somme. Mes poches pleines de sous me conféraient une dignité provisoire, et je jubilais, tel un jeune chat repu, dans un rayon de soleil. Le temps favorisait mon allégresse et la parait des couleurs aimées de tous les hommes. Je souriais malgré moi et, comme j'étais seul, devant quelques centaines d'hectares en éteule, devant une svelte rangée de peupliers et trois fermes en bor-

dure d'horizon, je me laissai aller à cet enthousiasme lyrique et agreste qui ronronnait dans ma poitrine comme un moteur de batteuse.

La veille, au soir de ce jour de soleil, j'étais encore gars de batterie au service de Jobenot, de Vertus. Les yeux brouillés par la poussière du blé, je n'estimais que le pain, le vin rouge et le tabac en paquet gris. Aujourd'hui ma vie ouvrait encore une fois les portes closes d'un sud imaginaire. J'avais choisi le sud sur la rose des vents pour diriger ma fortune. Et, dans cette direction terrestre, Marseille me paraissait la seule ville qu'un homme dans ma situation puisse désirer mêler à ses aventures.

Debout sur une borne, le cœur dilaté par mille souvenirs classiques d'une jeunesse vernie par l'enseignement secondaire, j'étendis les bras dans la direction de Sézanne. Mes lèvres restèrent closes et mes cris ne franchirent pas les parois de ma poitrine. « Adieu, pensais-je avec éclat, adieu belles filles de la Brie au visage taché de rousseurs,

adieu Rose de Verdelot, adieu Clémence de la Trétoire. Adieu, servantes de fermes et vachères à peine nubiles : Césarine de Rebais, Lucienne de Château-Thierry, Nénette Hurteloup de Sainte-Menehould. Ce soir, à l'heure même où le train m'emportera vers la mer, vous rentrerez vos grandes vaches lentes, au crépuscule, dans les chemins creux aux ornières tracées comme des rails.

« Ce matin, je pense à vous de toutes mes forces parce que je ne vous verrai plus jamais, parce que dès aujourd'hui nous sommes tous morts et qu'il ne nous reste, de notre présence, que des souvenirs plus ou moins habiles.

« Morte la Brie et ses accessoires, son bétail et ses filles! Une nuit de chemin de fer ensevelira encore une fois un petit passé qui pèse bien cinq tonnes : un passé trop léger pour se mêler au brouillard, trop lourd pour qu'il me soit facile de l'emporter. »

Je regrettais, maintenant, toutes ces

jeunes filles qu'une mortification déjà rapide rendait attendrissantes. Et je regrettais mes camarades de travail agricole, les journaliers cuits par le soleil, la pluie et le vent. Tristes camarades d'une année. Je pouvais les mêler à mes adieux, tous ceux de la grande plaine couleur de lièvre et du vignoble sulfaté bleu de lune. Les larmes montèrent à mes yeux, quand, me tournant dans la direction des fermes, je résolus de les anéantir avec tous les jours qui précédèrent cette minute de liberté. Ainsi disparurent de ma vie les grands Belges de Saint-Gond, les Tchéco-Slovaques d'Épernay, les Polonais de Dormans, les Galiciens de Craonne et les Italiens de la campagne rémoise.

J'étais orgueilleux d'anéantir sur ma borne kilométrique tant d'images dont je m'étais contenté pendant près d'une année. Cette terre, que j'allais quitter pour toujours, je l'avais suivie pas à pas dans ses transformations saisonnières. Le blé était engrangé et j'avais en poche quatre mille trois cents

francs. J'étais vêtu comme un véritable compagnon. Mes larges pantalons montaient sur une chemise kaki à double poche. Ma veste de velours, comme mes pantalons, était neuve. Une casquette grise coiffait ma tête de jeune bataillonnaire cultivé. Mon accordéon italien décoré de roses pâles, bien protégé dans un étui de cuir gras, me battait les hanches. A mes pieds une valise neuve en toile cachou remplie de linge témoignait de ma prospérité matérielle.

Au bout de la rangée d'arbres dont les ombres se découpaient chichement sur le sol dur, la gare, tremblante comme un réveille-matin, m'attendait pour me lancer ainsi qu'une boule sur la pente rapide qui descendait jusqu'à Marseille. Rien ne pouvait arrêter ma descente vers ce merveilleux destin. Une certitude divine d'y parvenir m'ôtait toute préoccupation de l'heure sociale et de cette discipline mathématique qui fait l'orgueil du départ des trains et de leur passage en fracas dans les gares où ils ne s'arrêtent jamais.

Je descendis de ma borne, au centre de la solitude matinale, et je me mis à casser la croûte en attendant le coup de sifflet venu de Sézanne, le long des fils du télégraphe.

Au loin, deux chevaux de charrue conduits par un homme, assis mollement en amazone sur l'un d'eux, animèrent dangereusement ce paysage qui pour moi se confondait déjà avec beaucoup d'autres devenus inutilisables.

Je repris mon bagage et je me dirigeai vers la petite gare dont je poussai la porte. L'unique pièce meublée d'un poêle et de deux bancs était déserte et sentait le renfermé, un curieux remugle nettement briard qui s'accommodait parfaitement à l'atmosphère de mes pensées. J'allumai une cigarette et j'attendis que le chef de gare manifestât sa présence en ouvrant le guichet. Je l'entendais à l'étage au-dessus remuer ses pieds chaussés de pantoufles. Il descendit, cependant, en sabots, en heurtant les marches sans en oublier une. Mais il demeura plus de dix minutes à tourner et à cracher avant

d'ouvrir le guichet derrière lequel Marseille et ses plaisirs pouvaient m'apparaître, sans intermédiaires.

Quand je fus en possession de mon billet, le petit train, dans un glissement presque hypocrite, s'arrêta tout net devant le hangar aux marchandises. J'escaladai le wagon de queue et je restai sur la plate-forme, parce qu'il m'était pénible de renouer des relations, même passagères, avec les deux ou trois personnages départementaux mal réveillés sur les banquettes de bois encombrées par des volailles en cageots.

J'avais résolu de voyager en chemin de fer jusqu'à Melun. Je pensais profiter des occasions en jouant de l'accordéon dans les dancings de province. L'époque encourageait particulièrement les joueurs d'accordéon. Cet instrument, qui jouissait avant guerre d'une réputation médiocre, venait de conquérir une place avantageuse dans les mœurs musicales de la meilleure société. Ses javas mélancoliques et bien rythmées prolongeaient dans l'avenir l'âge épique des marlous et des

filles. Comme ces étoiles dont la lumière nous atteint alors que l'étoile elle-même est morte depuis plus de mille ans, le dynamisme sentimental de ce curieux instrument chromatique pénétrait le snobisme contemporain en évoquant une pègre pittoresque abolie elle-même depuis quelques années. Casque d'Or survivait encore dans le rythme des javas dédiées aux vingt arrondissements de Paris. Je savais, par bonheur, jouer de l'accordéon. Grâce à quoi je ne me sentais pas déplacé dans mon temps. Mais je pensais justement qu'il était urgent de profiter de mon talent. Les caprices de la mode pouvant avoir des retours terribles, il était à craindre que, dans un avenir assez rapproché, la seule apparition d'un homme porteur de cet instrument ne fît éclater des fureurs populaires éblouissantes et homicides.

Du samedi au lundi, je fis danser, en m'accordant avec un piano, un violon et le jeu classique des tambours, tous les calicots, les petits noceurs, les dactylographes et les demoiselles de magasin de la ville de Melun.

Ces deux soirées me parurent pénibles et je ne parvins pas à retrouver ce repos vertigineux dans la noce après quoi je rêvais depuis Sézanne. Je résolus de brûler les étapes et de distraire une partie de mon pécule afin de prendre le train et de gagner Marseille d'un seul élan. Je savais déjà que j'arriverais tout en haut de la ville en m'épanouissant à la façon d'un bouquet de fleurs d'artifice.

De beaux étangs précurseurs de la fin de mon voyage mirent en émoi tout le compartiment. On descendit les valises des filets. Des voix chantantes s'unissaient pour saluer la ville. Le train vint se ranger le long d'un quai où couraient, la joie aux yeux, les membres d'une mission française qui venait de traverser l'Afrique. Devant la portière de mon compartiment, une mégère sèche, cuite par le feu du diable, attendait je ne sais qui. Elle poussait devant elle deux adorables petites filles aux cheveux courts et crépus, au cou délicat et élancé : deux petites filles nées de cette femme blanche et d'un tirailleur sénégalais avantageux. La paix sur toi, frère!

CHAPITRE II

Il faut croire que je pouvais attirer l'attention puisqu'un homme gras au visage blême m'aborda familièrement en me posant sa main sur l'épaule.

— Vous êtes artiste-accordéoniste ?

— Oui.

— Vous connaissez Marseille?

— Non.

— Hé, c'est u-ne bon-ne ville. Mais il faut en prendre l'habitude. Ici, tout se passe doucement ; on ne se fait pas de mauvais sang pour rien. Je peux vous indiquer sur le quai des Belges, à gauche en descendant la Cannebière, un excellent hôtel où vous serez reçu comme un permissionnaire. Cet hôtel

est tenu par mon cousin. Des petites poules l'habitent et des peintres allemands venus de Paris. Vous y serez très bien et si j'ai besoin de vous, je saurai où vous trouver. Vous me faites l'effet d'un brave jeune homme.

— Je vous remercie, monsieur, mais à qui ai-je l'honneur de parler?

— Je suis Noël Copula, le pianiste de chez *Florence*. Vous demanderez *Florence* à l'hôtel. Ça fera rigoler les petites et l'on vous indiquera le chemin.

Noël Copula tira son chapeau et s'éloigna à pas pressés portant haut la tête et regardant à droite et à gauche d'un air satisfait à la manière des hommes corpulents, un peu écervelés.

Je le regardai s'éloigner durant quelques minutes, satisfait de trouver ce prétexte pour m'arrêter, prendre l'odeur étonnante de cette ville merveilleuse, sans ombre et sans mystère. Le soleil brillait déjà comme un fonctionnaire municipal ponctuel, un fonctionnaire attaché au service de la voirie. J'avais vécu des jours et des nuits dans tous

les ports du Nord et du Nord-Ouest, depuis Anvers, désormais puritanisé, jusqu'à Lorient peuplé de fusiliers marins. J'avais traversé, avec une sorte de peur admirablement intelligente, le port de Hambourg où le mystère se blottit ainsi qu'une araignée géante au sommet des édifices les plus hauts et les plus trapus de l'Europe. Marseille se mêla familièrement au plaisir que je ressentais en respirant son ciel discrètement marin. C'était doux, canaille et en même temps familial. Les femmes se confondaient avec l'élément essentiel de la ville, quelque chose de subtil et pourtant quelque chose de puissant que je subissais mais que je ne pouvais définir. Une toute jeune fille, qui se rendait nonchalamment à son travail, me montra son sourire comme on se révèle un secret entre complices. A huit heures du matin, je me sentais déjà saturé de soleil et de parfums, ces parfums d'épices et d'ail qui aident le voyageur à se faire une idée de l'Orient.

Une situation mal assurée et souvent un peu en marge des disciplines civiques m'avait

toujours conduit vers les maisons publiques où, grâce à cette même situation, je pouvais connaître les filles d'égal à égal.

Toutes ces femmes possédaient un double visage, celui de leur profession, qui était uniforme, selon la taule où elles travaillaient, et leur visage secret qui était celui de leur première profession, presque toujours une profession régulière. Ce n'était jamais autre chose que des servantes, des modistes ou des dactylographes affranchies pour mieux se courber sous des disciplines et des préjugés que leur nouvelle situation leur imposait. En rompant avec les exigences de l'honneur légal elles subissaient les lois aussi sévères de l'honneur tel qu'il était conçu dans leur milieu. Elles étaient plus fidèles à l'homme qu'elles trompaient quotidiennement que l'épouse la plus fidèle ne l'était à son mari.

En dehors d'elles et des hommes de leur société, il existait un monde impénétrable, une civilisation incompréhensible qu'elles ne cherchaient même pas à comprendre. Elles

étaient aussi simples que les plus simples des soldats, les bataillonnaires d'Afrique, leurs enfants perdus et chéris. Toutes ces filles vivaient des « réguliers » qu'elles fréquentaient comme un prisonnier fréquente le geôlier qui lui apporte la soupe.

En arrivant sur la Cannebière, je me heurtai à trois filles ivres mortes qui appelaient un taxi, probablement pour y introduire un maréchal des logis de spahis sahariens, aussi livide que ses vingt-deux ans le permettaient. J'eus tout le loisir de contempler ces filles. Elles me parurent d'une qualité exceptionnelle, à peu près à l'abri de toutes les déchéances de la misère, de l'alcool et de la perversité professionnelle.

Une petite mélancolie passagère me fit saliver avec amertume, car je me rappelai la ville du Nord où je suis né et le tourment des choses secrètes que les villes du Nord nourrissent dans l'ombre de leurs rues et de leurs pauvres.

*
* *

L'*Hôtel de la Marine* dressait sa façade rose sur le quai des Belges. J'occupais une chambre au deuxième étage dont la fenêtre donnait sur le port et les éventaires des marchands de poissons. Des filles brunes et des matelots en cote bleue de mécanicien, parfois chaussés de souliers jaunes à bouts pointus, buvaient au comptoir du petit café qui constituait le rez-de-chaussée de l'hôtel.

Comme je ne connaissais personne ici, j'avais été très heureux de me présenter de la part de M. Copula. Je fus bien reçu ; on me choya dès la première heure. Le patron lui-même monta mon instrument dans ma chambre en prenant des précautions flatteuses. Deux jours plus tard, je pus constater qu'il existait au moins un musicien par chambre : un mandoliniste alternait avec un accordéoniste. Ma profession pouvait me nourrir, mais non sans concurrence.

J'étais fort satisfait de ranger mes quelques chemises dans une armoire à glace qui me reflétait des pieds à la tête. Une béatitude enfantine me réjouisssait muscle par muscle, de la tête aux pieds. Cette allégresse me communiqua le besoin urgent de changer de costume et de troquer mes nippes de terrassier contre un vêtement citadin plus conforme à l'exécution de mes projets. Pour le déjeuner, j'étais transformé logiquement. Complet de confection, chaussettes de fil, souliers jaunes et casquette. Rasé, avec mon teint brun rouge d'ancien ouvrier agricole, je pouvais me présenter honorablement dans le monde des lumières et du plaisir.

Je terminais ma tasse de café, et les mains dans les poches de mon pantalon, je fumais une cigarette sur le pas de la porte, quand la silhouette reposante de mon protecteur se glissa assez lestement entre deux groupes de poissonnières.

J'allai vers lui les mains tendues.

— Hé bonjour, me dit-il, bonjour Monsieur... ?

— André Doge.

— Bonjour, monsieur Doge. Êtes-vous content de votre chambre et que pensez-vous du cousin ? Voilà un brave homme. Sa fille est en maison à Lyon... Le « povre » en est tout attristé... Élever des enfants et les voir partir si loin.

— Voulez-vous accepter une tasse de café ?

— Bien volontiers.

Nous entrâmes tous deux dans le bar de l'*Hôtel de la Marine* et Titin, le cousin de M. Copula, s'assit à notre table.

— Toujours le même, Noël ?

— Toujours.

— J'ai donné ma meilleure chambre à ce Monsieur.

— Et tu as bien fait, c'est un vieil ami à moi. Il ne connaît pas Marseille. C'est un Parisien. J'ai quelque chose pour lui.

Le cousin cligna de l'œil et demanda : « Chez Florence ?

Hé oui, la maison du Bon Dieu !

— Il ne s'embêtera pas, hé, fit le cousin

en se levant de table pour aller servir un groupe de bicots, encore vêtus de kaki.

— Donc, fit Noël Capula, quand nous fûmes seuls, je vous emmène chez Florence, pas tout de suite, il est trop tôt, mais ce soir après le dîner. C'est un établissement vraiment remarquable. Il y a vingt femmes et un cinéma, La patronne n'est jamais là. Elle habite Aix avec sa « povrette » de fille qui souffre du foie. La sous-maîtresse qui dirige toute la maison, le personnel et les dames, connaît bien le métier. La patronne peut placer sa confiance sur elle. Vous le verrez. Moi, je suis pianiste dans cette taule. Je me fais vieux. Pourtant, je ne peux pas me plaindre. Il y a des nuits où je me fais jusqu'à deux cents francs de pourboires. Par exemple, quand un grand paquebot arrive d'Extrême-Orient. C'est la grande foire. Équipage, officiers et passagers s'en donnent pour leur argent.

— Évidemment, dis-je.

— Oui, oui, je sais qu'il en est ainsi dans tous les ports, mais pas exactement

comme chez nous. Ici, l'air de la mer les travaille davantage. Et l'air de la ville, donc? Vous verrez cela...

Il s'arrêta pour me regarder drôlement dans les yeux en affectant un air soupçonneux. « Savez-vous, continua-t-il, que vous avez de la chance. C'est magnifique de votre part de connaître une chance pareille. Nous attendons, depuis un mois, un paquebot gigantesque, le plus grand paquebot d'une nouvelle compagnie, allemande, paraît-il, qui revient d'Extrême-Orient avec des milliardaires Hambourgeois jusqu'à fond de cale. Ils vont tous s'abattre sur la ville, sur tous les bordels de la ville... comme des oiseaux d'or. » Il répéta en criant et en levant les bras au ciel : « Comme des oiseaux d'or ! »

CHAPITRE III

En se penchant par la fenêtre, la nuit venue, on pouvait apercevoir, côte à côte, les lumières insolentes du *Cytheria*, celles d'*Aline* et d'autres qui signalaient à l'attention des passants des maisons de plaisir moins fastueuses. L'enseigne lumineuse du *Florence* s'accrochait dans la nuit claire au-dessus d'un petit bar fréquenté par des Napolitains et des Kabyles irritables. Le mot *Florence*, détaché dans le ciel en ampoules roses et vertes, formait le centre éblouissant d'un carrefour de lumières où aboutissaient les petites rues sombres qui descendaient misérablement vers le Vieux Port. Au bout de la vicole, on apercevait

des voiles, des cheminées, les vedettes à essence qui font le service du Château d'If, les lumières du quai et des ombres démesurément agrandies par toutes les lampes des petits bars à musique.

Une extraordinaire confusion de paroles et d'instruments populaires, de rires et de cris orientaux, donnait à cette nuit du Vieux Port, derrière l'Hôtel de Ville, un caractère merveilleux d'irresponsabilité. Une immense gentillesse dominait les voix populaires. On trouvait l'absolution de tous les péchés dans les pianos mécaniques qui, d'un bout à l'autre des rues dédiées au plaisir, mettaient en marche des groupes d'hommes enguirlandés de femmes plus sonores que des timbales de cuivre.

Au fond d'une petite place éteinte, assis dans l'ombre bleue, sous les feuilles noires d'un eucalyptus qui changeait de peau, des agents de police en pantalons blancs, ceinturonnés de cuir fauve, le revolver aux reins, devisaient paisiblement en fumant des cigarettes.

Autour de cette forteresse reposante où seul un jet d'eau murmurait de frais enfantillages, l'or brutal des bars et les lumières des grands bordels du sud entouraient les policiers aux voix chantantes d'une barrière définitive. Ceux-là, comme les grands voyous qui devisaient par bandes en se traînant mollement à travers les rues singulièrement peuplées, appartenaient bien à cette féerie vulgaire dont il était difficile de rompre l'enchantement.

A minuit, des fillettes brunes, de dix ans, tenant dans leurs bras un poupon aux yeux profonds, causaient familièrement avec les femmes du tapin, assises à califourchon devant leur porte sur une chaise cannée. Des silhouettes funambulesques d'hommes méditerranéens, gorgés d'alcool, déambulaient étrangement, ballottées entre toutes les lumières des bars.

Une foule de passants et de filles nocturnes occupaient la rue, jusqu'à l'aube. Leurs cris, leurs chants, des imprécations rauques, montaient en chandelle jusqu'au

deuxième étage du *Florence*, où, par la fenêtre ouverte, des coups de sifflets et des applaudissements pénétraient en fin de trajectoire.

On dansait dans la rue et l'on criait : « bis ! ». C'est qu'à ce moment, en bras de chemise, mon accordéon posé sur mes genoux et le visage ruisselant de sueur, je venais de terminer, pour la troisième fois : *Valencia*, que toutes les poules du *Florence* glapissaient à voix aiguës.

La pègre enfantine beuglait de joie dans la rue chaude, trop étroite, cette rue qui entrait familièrement dans les chambres des cagoles en chemises « bébé » de couleurs tendres.

A tour de rôle, Copula sur son piano et moi sur mon accordéon, nous faisions danser les pensionnaires du *Florence* et des clients attardés, d'un commerce agréable, qui venaient là pour causer. La vie de la boîte était vraiment charmante, dans un sens familial, les jours de calme plat lorsqu'aucun paquebot gonflé de désirs d'hommes ne se trouvait à quai.

J'aimais cette fin de nuit d'attente au *Florence.*

Copula, le dos tourné à son piano, nous contait les histoires de la rue. Il regrettait le passé. « Autrefois, disait-il, la vie était ici plus gentille. Le monde se montrait plus confiant. On ne voyait pas ces bicots, ces Napolitains, et ces Corses violents qui « pèsent » un homme en le soulevant comme un sac et l'envoient à terre, comme pour une démonstration. Les gosses, hé, les gosses, ça ne vaut pas le petit Féblé. Tu l'as connu toi Ninon, c'est lui qui a tourné avec toi dans la « Nuit de Noce ». Hier encore, un kabyle a égorgé une femme qui ne voulait rien savoir. Il voulait la femme et le pèze. C'est la vie et tout le monde ne peut pas épouser une Américaine. »

On s'acagnardait, enfouis dans les divans. Les filles désœuvrées bâillaient et regardaient la rue à travers les persiennes closes. Des noctambules anonymes se mêlaient à cet ennui assez distingué qui me reposait de la plaine et des fermes où l'on se couche avec le soleil.

J'étais depuis deux jours chez Florence, quand j'entendis, pour la première fois, parler du *Batavia*.

La plus jolie fille de l'établissement s'appelait Marcelle. C'était une petite blonde boulotte avec des fesses d'ange. Comme elle était la plus jolie, les autres l'écoutaient parler avec déférence et toutes recherchaient son amitié. Ce n'était pas une mauvaise camarade. Je l'aimais parce qu'elle parlait comme les soldats parlent à la caserne : elle ne disait que des choses simples, des blagues simples, des grossièretés candides. Cette petite putain d'une ingénuité d'enfant était faite pour plaire et elle plaisait.

— Ah vivement le *Batavia*, fit Marcelle en jetant son bout de cigarette.

Toutes les filles levèrent la tête. Copula pivota sur son tabouret tournant et s'arrêta net les mains aux genoux. Il acheva sa révolution dans un long soupir.

— J'en ai encore causé avec Anselme des Messageries. Il y a eu des histoires, paraît-il,

des histoires à cause des Anglais, naturellement. Vous parlez, mes petites, d'une concurrence. Le *Batavia* les gratte tous en confort et en vitesse. Il n'y a pas de troisième classe à bord. Et pour retenir sa cabine dans les secondes, il faut être plus riche que moi, que mézigue, rectifia-t-il.

— Il devrait être chez nous depuis longtemps. Pour dire vrai, il devrait être reparti, fit Louise, la sous-maîtresse.

— Moi, dit une grande brune coiffée d'un foulard orangé, je l'attends pour me refaire la cerise. Je ne veux même plus demander mon compte à la boîte. La semaine dernière, avec l'arrivée du *Chambord*, on est tombé sur une panne. Tous fauchés. Le quai des Messageries était plein de femmes honnêtes qui attendaient leurs époux. On n'a rien fait ici. A minuit, il n'y avait plus personne dans le salon bleu. J'ai roupillé sur une banquette jusqu'à deux heures du matin.

Des cris éclatèrent dans la direction du Coin de Reboul. Les lumières de *Cytheria* étaient éteintes. On entendit une galopade

éperdue d'hommes, chaussés de cuir, puis un bruit léger de pieds nus.

— Encore des Kabyles, fit Copula. Il sortit de la poche de son pantalon un pistolet automatique et le fit voir avec précaution.

— Avec ça, dit-il, je peux espérer rentrer chez moi. Vous pensez! si je lâche la boîte à deux heures du matin, il me faut traverser tout le quartier de l'Hôtel de Ville. Je suis toujours seul puisque M. Doge habite dans la direction opposée. J'ai deux gosses, hein, et je me reprocherais toute ma vie d'en avoir fait des orphelins.

Dans le grand bordel silencieux et vide de clients on entendait le pas du garçon Fada, qui descendait bruyamment l'escalier pour boucler les portes.

On était bien. Il fallut cependant partir. Je rangeai mon accordéon derrière le piano. Louise me remit mon cachet. Peu de chose, à la vérité, mais les pourboires devaient compenser cette médiocrité.

Sur le seuil de la porte nous humâmes la nuit, Copula et moi. Et tout d'un coup l'en-

seigne lumineuse du *Florence* s'éteignit au-dessus de nos têtes.

— Quelle amertume ! fit Copula.

Nous traversâmes la rue Boutrie. Des filles bavardaient encore devant leurs portes. Elles reconnurent Copula et lui souhaitèrent gentiment une bonne nuit. L'une d'elles qui avait connu Mme Copula demanda des nouvelles des enfants.

— L'aîné vient d'entrer à la préfecture, fit l'heureux père. Tu pourras lui demander des renseignements pour la nouvelle carte des étrangères.

Nous atteignîmes bientôt le quai désert à cette heure. Nos pas résonnaient dans le silence. Nous entendîmes au loin, en mer, une voix italienne qui chantait.

— Va-t-on boire le dernier? demandai-je.

Copula haussa les épaules d'un air désabusé : « Ah ! » fit-il avec découragement, puis tout aussitôt il ajouta : « Si vous voulez ».

Nous trouvâmes dans une petite rue qui donnait dans la Cannebière, un bar italien

ouvert toute la nuit. Des garçons en vestes blanches d'une saleté candide servaient une clientèle de filles galantes et de chauffeurs de taxis qui appartenaient au Milieu.

Copula était honorablement connu des uns et des autres. Il me présenta : « Monsieur Doge, un artiste. Il joue au *Florence*. Il vient de Paris.

— Hé, ça se voit à son accent, fit une poule.

Copula buvait son demi en pensant à autre chose. Il semblait fortement préoccupé et impatient. Je connaissais, par expérience personnelle, cette attitude. Je crus facilement y distinguer les signes précurseurs d'une demande d'argent. Je ne devais pas me tromper.

— Au revoir tous, fit Copula.

Nous sortîmes ensemble. Sur le trottoir Copula me tendit la main.

— Ah, fit-il avec effort, car les paroles s'accrochaient dans sa gorge, je rentre, il se fait tard... Dites donc, mon vieux, pourriez-vous me prêter cinquante francs? La semaine a

été mauvaise. Je suis sans un sou. Je vous rendrai cela la semaine prochaine. »

Je lui donnai la somme qu'il me demandait.

— Merci fit-il. Vous me rendez service... Mais attendez un peu, je vous rendrai cela bientôt, dès que le *Batavia* sera dans le port. Alors, mon vieux, je vous ferai manger une bouillabaisse chez un copain à moi qui tient un petit restaurant près de la *Réserve*.

— Ne vous gênez pas, répondis-je.

— Pensez-vous, le *Batavia* sera arrivé avant la fin de la semaine prochaine. »

CHAPITRE IV

Batavia! Batavia! Batavia!

Les filles du *Florence* criaient et battaient des mains autour d'un vieux petit homme hilare, à courte barbiche taillée en pointe de crayon, aux yeux rieurs, au nez goguenard un peu rouge. C'était le père de Lucie la Tonkinoise, employé aux docks.

— Je ne vous ai pas dit qu'il était là, hé! disait le bonhomme, mais je répète qu'on l'a signalé. C'est déjà quelque chose.

Le père de Lucie la Tonkinoise, une ancienne pensionnaire du *Florence*, aujourd'hui en maison à Hanoï, appartenait à la catégorie des Marseillais flegmatiques et rigoleurs.

Il s'assit sur la banquette de velours, à côté de la fenêtre, commanda un « Peureux » et, ne sachant que faire de ses dix doigts, tenta d'attraper au passage la courte chemise rose de la blonde Marcelle.

— Batavia! cria encore la petite Adèle d'une voie pointue.

— Vous parlez d'une noce qu'ils ont faite à Naples. C'est Bartholdi, un premier maître du *Bouvet*, qui me l'a confié. Tout un équipage allemand payé en marks-or et des banquiers terriblement ribouldingueurs. Ils emmènent les poules qui veulent les accompagner.

— Parfaitement, hé, interrompit un minuscule bossu assez avantageux. Je connais quelqu'un d'ici, que je ne veux pas nommer, mais que vous connaissez tous, quelqu'un qui n'habite pas bien loin et qui, s'il continue à jouer au c.., comme il le fait, ne tardera pas...

— Lucien le Corse! crièrent toutes les filles.

— Je ne veux nommer personne, pour-

suivit le bossu, mais je peux dire que cet honnête commerçant a déjà reçu des propositions par sans fil. Un milliardaire à bord du *Batavia*, un coquin, naturellement, doit monter à Hambourg une « maison » extraordinaire. Alors vous parlez de quelque chose comme maison... *Aline*, *Cytheria* et le reste, c'est de l'établissement pour chef-lieu de canton... Une poule là-dedans, je ne sais pas... mais à mon avis une poule sérieuse dans une maison comme celle-là peut faire sa vie en deux années.

— Tu te rends compte, fit Marcelle.

Elle chanta :

Batavia !
Je suis une courtisane
Qui rôde dans les faubourgs.

— Tu attendras pour ça ton jour de sortie, fit Célia en interrompant la chanteuse. On parle sérieusement, tu sais. Et si le Lucien a besoin de moi pour meubler la taule, je signe un engagement des deux mains. Il s'agit de faire sa vie en deux ans. Moi je m'établirai

en sortant. Et il y a quelque chose dont je suis sûre, ma petite, c'est que ce ne sont pas les hommes qui mangeront mon blé.

La sonnerie qui rappelait les femmes à leur poste de combat retentit impérieusement. Des filles disparurent derrière la portière entr'ouverte en se bousculant comme des écolières.

— Oh, fit le père de Lucie la Tonkinoise, en attendant le *Batavia*, je vais rentrer chez moi. J'ai acheté des violets. Ça fera mon dîner. Au revoir, Messieurs...

— Vous avez des nouvelles de Lucie? demanda la sous-maîtresse qui rentrait... Elle pourrait tout de même envoyer un mot... une carte postale...

— Elle ne m'écrit jamais, fit le père. Si j'ai eu de ses nouvelles, il y a deux mois, c'est parce que le barman de l'*Ardenne* m'en a données. Elle est toujours à Hanoï. Ne vous en faites pas, elle reviendra plus tôt que nous ne le pensons.

— Alors je descends au cinéma, fit le bossu.

Je pris mon accordéon et je rentrai dans le grand salon où tout le monde dansait. Il y avait là des peintres étrangers avec leurs femmes. On s'amusa franchement, sans arrière-pensée, mais avec des cris qui vous brisaient les oreilles.

*
* *

Une semaine s'écoula, assez morne. Copula venait parfois me chercher l'après-midi à l'*Hôtel de la Marine.* Nous sortions tous les deux. Il me fit visiter la ville que je ne connaissais pas. Pour l'ordinaire, nous nous attendions sur le vieux port afin de souper. Nous mangions dans des restaurants italiens fréquentés par tous les groupes de marlous bons enfants et de leurs compagnes alanguies. J'adorais les spaghettis, Copula également. Nous nous réjouissions le ventre à bon compte. Après quoi nous allions prendre le café à l'*Hôtel de la Marine.*

Le bruit de l'arrivée du *Batavia* circulait de table en table, à la terrasse et à l'intérieur.

Cet hôtel n'était en somme, qu'une gare régulatrice où tous ceux qui devaient vivre du Quartier Réservé passaient une nuit de repos avant d'entrer en contact avec leurs affaires.

Il pouvait être trois heures de l'après-midi. Copula et moi nous prenions donc le café à la terrasse de l'*Hôtel de la Marine*, quand une voix familière nous interpella. C'était celle de Cyprien Capriani, le fils de feu le commandant Capriani de l'Infanterie coloniale.

— Hé bé, Cyprien ! s'exclama joyeusement mon compagnon.

Cyprien se laissa tomber sur une chaise à côté de nous et commanda tout de suite une citronnade d'une voix mourante. Je connaissais le fils Capriani qui était un client assidu du *Florence*. C'était un jeune homme de vingt-trois ans, grand, gros et mou. Il portait sur une énorme tête un chapeau de feutre du genre « Frivole ». Il était vêtu d'un complet de sport en toile kaki. Les pantalons trop courts se plissaient aux jarrets et découvraient quelques bons centimètres

de chaussettes de coton cachou qui retombaient sur des bottines noires aux lacets toujours cassés.

Cyprien Capriani possédait quelques rentes dont il venait dépenser une petite partie dans le salon de repos du *Florence*. Il discourait abondamment sur toutes choses en utilisant une affreuse petite voix pointue particulièrement désagréable. En dehors des heures nocturnes qu'il consacrait à notre commerce, il ne faisait rien.

— On attend le *Batavia* pour demain, déclara Noël Copula.

— Qu'est-ce qui t'a dit ça ?

— Huguenet, de la Douane.

— Ah !

— On dit, fit encore Copula, qu'il se trouve à bord un milliardaire allemand, un milliardaire affranchi, qui ramène des femmes pour une taule énorme, colossale, qu'il veut monter à Hambourg.

— Qu'est-ce qui t'a dit ça ?

— Lucien le Corse... tu te rends compte, hé ?

— Bon. Ce n'est pas une mauvaise idée que celle de ton Deutschman. Mais saura-t-il en venir à bout? — Il ricana d'un petit gloussement saturé de fiel et d'amertume. — Des capitaux, ce n'est pas ça qui manque, mais des idées au service de ces capitaux, ça ne se rencontre pas sur tous les *Batavia.* Lucien le Corse pourrait-il me mettre en rapport avec l'homme du Super-Bouic?

— Hé diable ! Ce serait peut-être possible, té ! Je dois voir Lucien cette nuit au bar *Jocko*, rapport à Marcelle de chez nous. Mon Dieu que cette petite peut-être conne avé cet homme. Ce que j'en dis... hein? Ça ne me regarde pas. Je verrai donc le Lucien. Je lui tâterai l'estomac en me couvrant, tu comprends. Je ne sais pas ce qu'il en pense... Naturellement, il te demandera pour quelle raison tu désires cet entretien avec son commanditaire... c'est-à-dire, son commanditaire possible. Car, naturellement, Lucien ne connaît pas l'homme. On doit le présenter.

— Ah oui, répondit tristement Cyprien

en remuant drôlement le bout de son long nez mou.

— Hé, mon petit, je te préviens, voilà tout.

— C'est que j'ai une idée, fit Capriani, en posant ses mains sur la table de marbre. A notre époque, mon Cocopula, une idée on peut la négocier. Le type du *Batavia* a de l'or, il veut fonder une maison de plaisirs sans comparaison. Il lui faut des idées.

« Quand je pense, poursuivit-il en reproduisant son petit ricanement prétentieux, que depuis l'âge de seize ans je fréquente chez ta Florence de mes fesses et chez les autres qui ne valent guère mieux, cela me dégoûte ! Et pourquoi ? Parce que là comme partout, c'est la routine, la sainte routine qui paralyse les initiatives et le talent sous toutes ses formes.

— Oh ! Marcelle a du talent, fit Copula d'un air goguenard.

— Ce qui me dégoûte encore plus que ma propre présence dans ces taules, Copula, c'est de constater avec quelle facilité, les tenanciers, comme on dit, de ce genre de

commerce gagnent de l'argent. Ils vendent de la viande qui n'est pas plus parée que la viande de boucherie quand les bouchers mettent une fleur en papier rose à l'échine des moutons. Voilà tout ce que vous avez trouvé depuis la fastueuse époque romaine où, paraît-il, car je n'y étais pas, les lupanars possédaient une certaine personnalité. Ah vous pouvez parler de votre imagination !

— Permets, permets, tu m'engueules comme si j'étais le patron du *Florence*. Va pleurer dans une autre cour !...

— Voilà une marchandise extraordinaire et vous n'avez rien tenté pour la parer au goût du jour. Nous avons le moteur à explosion, l'électricité, l'avion, la machine à écrire? On ne s'en douterait pas. Vos poules sont encore présentées en liquettes, dans un cadre qui date probablement des premiers Capétiens, je dis Capétiens, pour fixer un point d'histoire, tu comprends?

— Tu te rends compte, rectifia Copula avec une certaine politesse.

— Oui. Et moi je voudrais rajeunir tout

cela. Créer, ici ou ailleurs, un claque magnifique adapté à la psychologie de l'homme moderne : un claque avec des dactylos, un contentieux, des télégraphistes, des héroïnes à scandales et du chiqué intellectuel plein les couloirs. Une boîte bien truquée, remplie d'appréhensions, d'avatars et de promesses bien maquillées. Une salle d'attente remplie de trucs qui retardent le moment de constater qu'en dehors de ce que l'on apporte soi-même, il n'y a rien. Voilà ce que je voudrais réaliser avec mon air cul et ma vue basse... Si je ne te dis pas comment, tu m'excuseras. J'aimerais mieux en parler, tu le comprends, avec le type du *Batavia*.

Au loin, à l'Orient, derrière le Fort Saint-Jean, on entendit mugir une sirène par trois fois.

— Écoute, fit Copula tout pâle.

Cyprien Capriani, une oreille tournée dans la direction de la mer, retenait son souffle.

— Suivez-moi, dit encore Copula en rejetant sa chaise de côté, je ne sais plus ce que je dis si ce n'est pas le *Batavia*.

CHAPITRE V

Le soir, chez Florence, Noël Copula, vissé sur son tabouret de pianiste, plaqua quelques accords à la manière américaine, referma le couvercle de l'instrument et se tourna vers les filles sagement assises sur les divans.

— Vous avez entendu la sirène, tout à l'heure? Vers cinq heures? Non. Hé bien, vous parlez si j'ai marché... J'ai bien cru que c'était le *Batavia* qui arrivait.

— Alors, dit Marcelle, ce n'était pas le *Batavia*. Vous pouvez dire, les uns et les autres, que vous me faites rigoler avec votre *Batavia* à la flan. Je ne sais pas si je l'ai rêvé, mais j'ai comme une idée que vous n'êtes pas près de vous engraisser sur sa cargaison.

— Mais puisqu'il est signalé.

— Par qui ?

— Voyons, fit Louise assez sèchement, vous pensez bien que des hommes sérieux comme Lucien et comme le père de Lucie la Tonkinoise, des hommes qui sont renseignés tous les jours, ne marcheraient pas pour des boniments à la graisse de bigorno. Il n'y a rien d'extraordinaire à cela. D'ailleurs, moi comme vous toutes, mes petites, j'ai besoin de me refaire dans tous les coins, l'année a été mauvaise.

— On se demande même pourquoi, dit Célia.

— Sait-on ? Des cataclysmes et des cataclysmes. On ne lit que cela sur les journaux. Pour moi, vous verrez que le *Batavia* ira au plein avant d'entrer dans son bassin. Vous verrez… déclara Gaby.

— C'est tout de même long, soupirèrent deux ou trois femmes.

— C'est long… c'est long, protesta le pianiste à moitié suffoqué, c'est long comme tout… comme tout ce que l'on attend. Com-

ment, on vous annonce qu'un bateau, chargé de milliardaires avec leurs portefeuilles garnis et leurs combinaisons, va faire escale ici! Vous savez ce que cela signifie. Imaginez les rues du Quartier Réservé remplies de types fourrés d'or à la place des Kabyles, des Napolitains et des Corses. Quarante-huit heures de séjour au *Florence*, on liquide le personnel et on s'en va. Parfaitement, mes enfants, je sens que je vais devenir propriétaire d'un cabanon sur la route d'Aix, et cette fois j'en jouerai un air qui ne sera pas de Padilla, je vous le jure. Noël Copula « les mettra ». Noël Copula ne sera plus visible à la Boutrie. Noël Copula ne risquera plus, chaque soir, de se faire casser la gueule par les malfaisants qui pullulent ici depuis la guerre. C'est en pensant à toutes ces choses que je me sens la force de patienter encore quelques jours.

— Attendons, soupira Célia.

Noël Copula se mit au piano et martela un fox-trot, car une bande de jeunes mécaniciens assez ivres venait de faire irruption et

entourait déjà les femmes qui glapissaient d'aise. J'allais me saisir de mon accordéon pour accompagner Copula, quand un grand gaillard maigre et roux sortit un pistolet automatique de sa poche et le braqua froidement dans ma direction : « Toi, tu vas laisser ton truc à soufflets au repos. Tu comprends, mon vieux, l'accordéon j'en ai plein les oreilles. Cela fait sept mois que le copain que tu vois là-bas avec la môme qui a l'air d'un radis sans feuilles, nous ramone le crâne avec ses gémissements. Laisse ton accordéon et bois un verre, cela vaudra mieux pour tout le monde. »

Il remit le pistolet plat dans la poche de son pantalon bleu et, sûr d'être obéi, me tourna le dos d'une manière provocante.

Comme j'étais, en quelque sorte, payé par l'établissement à la fois pour jouer de l'accordéon et ne pas créer de scandale, je posai mon instrument dans un coin et je descendis fumer une cigarette sur le pas de la porte en compagnie du garçon, le nommé Fada.

Je le trouvai en conversation avec une fille de joie qui tenait boutique de l'autre côté de la rue. Elle était assise à califourchon sur sa chaise. Par la porte entr'ouverte on voyait la chambre éclairée d'une bougie et le lit avec son matelas sordide, dur comme du bois, recouvert d'une couverture de coton à rayures vertes, jaunes et rouges.

— Alors, disait la fille, il paraît que vous avez là-haut les mécaniciens du *Batavia?*

— Pas possible !

— On le dit..., répondit-elle.

En me mêlant à leur conversation je la détrompai. Aussitôt la femme se pencha sur sa chaise et héla une autre femme qui, à dix mètres plus loin, chevauchait une chaise identique en grillant une cigarette. Elle lui cria : « Hé Marrriii-a, ce n'est pas le *Batavia* qui est là-haut... tu peux dire à Rose qu'elle ne fasse pas de frais de ravalement. »

Et d'un bout à l'autre de la rue bourdonnante et dans toutes les petites rues qui s'y greffaient, la nouvelle se communiqua que le *Batavia* n'était pas encore arrivé.

— C'est tout de même épatant, des bateaux comme ce *Batavia*, me dit le Fada en hochant la tête. Mais je sais bien ce que je ferai quand il sera ici : je plaquerai la boîte et je tâcherai de me faire embaucher comme laveur. J'ai un copain qui connaît le chef rôtisseur à bord. On ne peut pas s'imaginer ce que les laveurs peuvent toucher de pourboires dans cette barge-là. Ces gens-là, ça donne tout le temps des pourboires. Un exemple. Vous vous trouvez comme par hasard sur le pont des premières. Vous passez devant un client et vous dites : « Faites excuse, sir! » Ça y est : un pourboire. Le temps de rentrer leur barquette à Hambourg et je gagne suffisamment pour acquérir un débit de vins.

« Et pour vous, reprit le Fada, les yeux brillants d'admiration, et pour vous, avec votre accordéon! Qu'est-ce que vous allez gagner! »

Je ne lui répondis pas pour plusieurs raisons. Principalement parce que l'arrivée du *Batavia* allait détruire de charmantes habi-

tudes qui n'étaient pas encore si anciennes que je me sentisse le goût de les supprimer.

J'étais bien chez Florence, entre le vieux Copula et les douces camarades de la nuit. J'étais content, le soir, de retrouver l'éclat frais du rire de Marcelle, sa gaîté de jeune recrue au cantonnement.

J'imaginais aussi le *Batavia* à ma manière. Je voyais ce Léviathan sombre s'enfoncer comme un coin monstrueux dans le port fragile du salon rouge du *Florence*, en fracassant dans son élan l'atmosphère de porcelaine tiède que je m'étais créée.

J'en étais arrivé, comme tout le monde dans le Quartier Réservé, à parler familièrement de cet idiot de bateau-fantôme qui commençait à prendre dans ma vie la place qu'occupe dans un fruit maigre un noyau trop puissant.

De même que tout le personnel du Florence, j'attendais le *Batavia*, mais avec une certaine angoisse; car je sentais que cette existence chaude et douce que je vivais à Marseille s'évanouirait devant l'entrée

éclatante de ces conquérants de bordels.

L'affaire du *Batavia* était classée pour moi. Je subissais déjà les lois insolentes de ce paquebot bondé de gros maquereaux à lunettes, de millionnaires affranchis et de marchands de viande princiers. Lucien le Corse affirmait que Fritz Gomi, le roi du Milieu, était à son bord, le fameux Fritz Gomi, de Hambourg, qui avait commandité et mis sur pied tous les bordels d'Asie, d'Afrique et d'Amérique. Des milliers de femmes et d'hommes à Moukden, à Shanghaï, à Buenos-Ayres, etc... étaient ses tributaires. Il régnait en maître absolu sur la personnalité secrète des hommes les plus puissants. On le disait petit et brun, le visage marqué par la petite vérole, avec de grands poils bouclés sur le dessus de la main à la naissance des doigts.

C'est ainsi, tout au moins, que j'en étais arrivé à me représenter cet homme à peu près certain de l'impunité.

Du jour où l'arrivée du *Batavia* commença réellement à prendre une place dans

ma vie, une inquiétude progressive s'installa à mon chevet. Ce fut pour moi comme un début de maladie grave. Chaque jour, à mon réveil, vers midi, je sautais à bas du lit, j'ouvrais ma fenêtre qui donnait sur le quai et je humais l'air pour tâcher de cueillir ce quelque chose de particulier qui devait m'avertir de la présence du navire dans le port.

Je descendais manger sans appétit et tout de suite je sortais. Je prenais parfois un taxi et je me faisais conduire au quai des Messageries maritimes, au bout d'un triste paysage de docks, car je me méfiais de mon odorat.

Il n'y avait rien.

Pour une journée et une nuit, j'étais tranquille.

Il arriva qu'un jour Copula et moi, tous les deux surexcités pour des motifs contraires, d'ailleurs, nous demandâmes à un douanier, qui méditait assis sur une borne, des renseignements sur l'arrivée du *Batavia* et sur les causes de son retard incompréhensible.

— Le *Batavia?* Le *Batavia?* répondit le douanier... Je ne sais pas ce que vous voulez dire. En tout cas, je peux vous assurer qu'il n'est pas signalé. Pour plus de sûreté, ma foi, demandez donc le renseignement au bureau de la compagnie... Devant vous, la petite porte vitrée.

— Quelle tourte! fit Copula.

Nous entrâmes dans le bureau et je redemandai le renseignement : « Je ne sais pas ce que vous voulez dire, me répondit l'employé. Je ne connais pas ce bateau... Vous dites, un paquebot allemand? De quelle compagnie?... Vous ne savez pas?... Moi non plus... Je le regrette. »

C'était inutile d'insister. Quand nous fûmes dehors, Copula ne put retenir son indignation.

— Ils sont tous plus idiots les uns que les autres, hé! C'est bien l'administration. Tout le monde ici attend le *Batavia*, mais ces messieurs ne savent pas ce que cela veut dire! Tu peux toujours demander un renseignement et tu es servi... J'irai voir le petit

Capriani, demain, il me passera le tuyau... Pour moi, le *Batavia* arrivera dans la nuit de jeudi à vendredi. Ce fut le même coup pour le *Chambord*, il y a un mois.

CHAPITRE VI

Pendant trois semaines, nous attendîmes encore le *Batavia*. Puis le découragement s'annonça par quelques signes assez curieux.

Chacun se reprocha venimeusement d'avoir annoncé, pour la première fois, l'arrivée de ce bateau-fantôme.

Célia, Louise et Copula se renvoyaient la responsabilité en paroles aigres et méchantes.

Aux heures de calme, quand les filles se reposaient dans la petite chambre meublée de chaises cannées, d'un buffet d'acajou Louis-Philippe et d'une table ronde, on ne parlait que de l'énigmatique Lucien le Corse que je n'avais encore jamais vu. Tout le

monde semblait d'accord pour le rendre responsable de ce faux bruit, que personne ne voulait, cependant, reconnaître comme une mystification.

Il planait, au-dessus de cette affaire du *Batavia*, quelque chose de trouble et de mystérieux, un élément supérieur à tout ce que nos pauvres cervelles devaient imaginer.

Pour ma part, je ne pouvais m'empêcher d'appréhender un événement aussi grave que l'arrivée du *Batavia*. Cet événement ne s'offrait pas sous une forme imagée. Je subissais ce malaise spécial que les bêtes ressentent aux approches de l'orage et bien avant les signes précurseurs des grands cataclysmes. Le ciel bleu et dur de Marseille me semblait une coupole mal assujettie au-dessus de ma tête. Je n'étais plus très confiant dans la probité du sol municipal. Tout cela ne m'empêchait pas de jouer de dix heures jusqu'à une heure du matin les javas et les tangos les plus mélancoliques de mon répertoire. Quelquefois, je jouais pour Marcelle qui me le demandait : *Gigolette* de Lehar, ou : *Viens*

ma gosse, ou encore : *Batignolles-Clichy*. Marcelle, son joli visage de jeune fille enfoncé dans ses poings, écoutait avidement ces airs populaires qu'elle devait transformer merveilleusement.

Les autres filles demeuraient immobiles dans des attitudes instinctivement décoratives. Célia reniflait fort et je savais qu'elle était émue.

Nous ne parlions plus du *Batavia*. Copula lui-même se taisait. Nous étions trop désolés pour reprendre ce thème et le commenter. Le mot *Batavia* maladroitement lancé dans une conversation, durant nos heures d'oisiveté et de découragement, pouvait rompre le fil trop tendu.

Tout un assortiment de visions informes et de pensées profondément intimes l'avait rendu plus émouvant que tous les autres mots qui savaient émouvoir ces prisonnières et leurs compagnons. Les femmes du *Florence* devaient le confondre avec les chansons nostalgiques qu'elles aimaient à m'entendre jouer.

Quand on annonçait : « La lingère ou la modiste », Marcelle soupirait et sans se gêner répondait : « La barbe ! ». Ce qui constituait une indication suffisante de la qualité de son dégoût.

Je ne venais au *Florence* que pour remplir mon emploi. A une heure du matin, Copula et moi, nous comptions nos pourboires et nous les partagions. Il me serrait la main sur le pas de la porte et s'en allait dans la nuit claire en traînant ses semelles sur le bord du trottoir.

Quant à moi, avant de rentrer à l'*Hôtel de la Marine*, j'allais boire quelques bocks au bar italien. Presque toujours seul, je mâchais la mousse amère de la bière fraîche. Autour de moi les femmes de la rue entraient, sortaient, gueulaient, riaient ou protestaient contre je ne sais qui, contre je ne sais quoi. Je ne les entendais pas. Je les voyais comme les personnages muets d'un film fantastique mal éclairé.

*
* *

Une nuit, la chaleur fut presque terrifiante. Elle conférait à toute chose une immobilité de mauvais aloi. Le début de la nuit fut étrangement silencieux. Chacun restait chez soi à suffoquer, à s'éponger le front. Les phonographes n'avaient plus le courage de se mettre en marche. Les agents de police, terrassés par la chaleur, dormaient comme des mouches dans le poste de police obscur et clos.

Il y eut, cependant, vers minuit, une rixe. Sous une porte basse, des voleurs de chapeaux s'emparèrent d'un feutre gris perle posé de guingois sur la tête frisée d'un Napolitain satisfait. L'homme poussa d'effroyables cris de femme furieuse et soudain il s'allongea, la face en avant, dans le ruisseau. Par la fenêtre ouverte, nous assistâmes à ce spectacle banal. L'homme se releva un peu, marcha à quatre pattes le long du trottoir et parut faire des efforts considérables afin d'atteindre le mur d'une maison et s'y appuyer.

En se traînant, il laissait derrière lui, de même qu'un escargot sa bave, un long sillage noir. C'était du sang, car nous pûmes distinguer qu'il portait entre ses deux épaules un couteau solidement planté jusqu'au manche.

Alors, je descendis accompagné de Copula et du Fada qui mâchait encore un bout de pain. Quand nous arrivâmes près de l'homme, il était déjà relevé par deux agents qui le tenaient sous les bras comme un pantin à jambes de laine. Le moribond remuait les lèvres, sa salive moussait ainsi que l'eau d'un siphon. Il leva vers la rue des yeux blancs et troubles et bafouilla quelques mots dont nous n'entendîmes que les dernières syllabes : « ... tavia. »

— Vous entendez? fit Copula en se penchant sur l'homme, qui rendit le dernier soupir au même moment.

Nous remontâmes d'un seul élan dans le salon où toutes les femmes se penchaient aux fenêtres.

— C'est un type du *Batavia*, hurla Copula. Il se laissa tomber sur une banquette et

s'épongea le front d'une main qui tremblait.

— Je ne marche pas, répondit Célia d'une sale voix agressive.

Toutes les filles se taisaient.

— Il n'y a personne dans le grand salon, dit Mme Louise, il faut éteindre l'électricité. Ça use.

Copula, le regard vague, s'épongeait toujours la face.

— J'ai entendu le type soupirer en mourant quelque chose comme Batavia, dis-je à mon tour pour rompre ce silence idiot qui m'irritait.

Une dispute s'éleva, violente et subite entre Célia et Ninon. Les yeux luisaient de haine. Elles s'accrochèrent sauvages et nues, car en une seconde les chemises légères avaient été déchirées.

Louise les sépara, comme un directeur de combat, dans un corps à corps, rompt l'accrochage de deux boxeurs.

— Allez-vous vous taire ! fit-elle. Allez-vous écouter, à la fin !...

Elle s'approcha de la fenêtre.

Nous entendîmes au loin l'étrange sirène que déjà nous avions entendue, Copula et moi, l'étrange sirène enrouée par une brume qui n'était pas à sa place sur cette mer.

— Entendez-vous, entendez-vous? répétait Louise.

Encore une fois, le beuglement léger parcourut le ciel.

— Cette fois, c'est le *Batavia,* cria Louise.

Toutes les filles bondirent vers les fenêtres pour mieux apercevoir au bout de la rue, où clignotait un faible bec de gaz, une toute petite partie du quai désert. Et la dernière lumière s'éteignit.

Octobre 1926.

TABLE DES MATIÈRES

1049. — Évreux, imprimerie Ch. Hérissey. — 4-27

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

JEAN GIRAUDOUX

SUZANNE ET LE PACIFIQUE

ROMAN

Un vol. in-16. Prix . . . . 12 fr.

ALAIN-FOURNIER

LE GRAND MEAULNES

ROMAN

Un vol. in-16. Prix . . . . 12 fr.

P.-J. TOULET

LA JEUNE FILLE VERTE

Un vol. in-16. Prix . . . . 12 fr.

EMMANUEL BOVE

ARMAND

ROMAN

Un vol. in-16. Prix . . . . 12 fr.

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY

